

LE PLAISIR des lectures

- Best-seller : *La Part du lion*, de Linda McQuaig/D-2
- Lettres québécoises : *Baie des Anges*, de Serge Viau; *Kerameikos*, de Louky Bersianik/D-3
- Autobiographie : *Laterna magica*, d'Ingmar Bergman/D-4
- Feuilleton : *Les Meilleures Nouvelles de l'année 87*; *La Terre est à nous*, d'Annie Saumont/D-5
- Lettres françaises : *Sur la peau du diable*, de Nicole Avril; *Les Masques*, de Régis Debray/D-5
- Arts visuels : des ouvrages sur Van Gogh, Gauguin, Fernand Léger, Hakuin et... la salle de bains/D-6
- Néo-Québécois : *Juifs marocains à Montréal*, de Marie Berdugo-Cohen, Yolande Cohen et Joseph Lévy/D-7
- Carnets : *La Reine Soleil levée*, de Gérard Étienne/D-8
- En bref : les ondes littéraires/D-2; la vitrine du livre/D-4; la littérature jeunesse/D-6

Montréal, samedi 5 mars 1988

Il y a cinq ans, la mort d'Hergé

Tintin au pays des collectionneurs

PAUL CAUCHON

LES « TINTINOPHILES » sont des êtres bizarres qui cherchent la Castafiore derrière chaque Callas, arborent des moustaches à la Alcazar, peignent leurs oranges en bleu, et s'échangent dans les toilettes publiques des boîtes de crabes aux princes d'or...

Les plus atteints ont connu la jouissance ultime en contemplant l'édition originale de *Tintin au pays des soviets*. Il faut dire que les éditeurs n'ont rien fait pour les aider.

Et certains d'entre eux ont envoyé au Québec, depuis janvier, des albums d'un luxe inouï, dernière vague d'un raz de marée qui s'abat sur nous depuis la mort d'Hergé, le 3 mars 1983. Une vague qui vient souligner à point le cinquième anniversaire de cet événement.

Depuis *Le Monde de Tintin*, de Pol Vandromme, chez Gallimard en 1959, on a scruté le mythe de Tintin sous tous les angles.

Ainsi, dans les années 60, on a dénoncé les supposées visées racistes d'Hergé. En 1972, le premier grand essai d'analyse sémiologique sur la bande dessinée, signé Pierre Fresnault-Desruelles, puisait abondamment dans l'oeuvre d'Hergé. Par la suite, Hergé est devenu le parcours

obligatoire de tout sociologue/sémiologue qui se respecte. Michel Serres a même commis de brillants articles sur l'oeuvre. Quant à l'album *Les Bijoux de la Castafiore*, il a suscité des exercices de haute voltige intellectuelle.

Ensuite, ce fut la mode de Tintin psychanalysé, lancée par des auteurs comme Apostolides et Tisseron. Le chic du chic fut de découvrir les angoisses de castration dans certains albums, ou d'étudier les symptômes d'homosexualité refoulée.

Mais ce que le vrai maniaque a avant tout convoité, ce sont les produits dérivés, les albums de luxe, les fonds d'archives.

L'éditeur d'Hergé, Casterman, a vite flairé le filon et commencé à rééditer, il y a plusieurs années, le découpage d'époque des premiers albums de Tintin, d'abord sous forme d'archives, ensuite en « fac-similés ».

Casterman a édité neuf des premières aventures de Tintin en noir et blanc, et propose ces temps-ci un coffret, *Tintin en noir et blanc*, dans lequel on retrouve ces neuf premières aventures sous forme de mini-livres format 10 X 13 centimètres.

Ce coffret est presque un non-sens, puisque qu'on réédite en petit format des albums qui sont eux-mêmes des rééditions visant à nous faire connaître le format originel des *Tintin* !

Évidemment, les passionnés trouveront matière à cadeau...

Casterman propose aussi *Les Débuts d'un illustrateur*, une recherche concernant la carrière d'Hergé illustrateur entre 1922 et 1932, alors qu'il était âgé de 15 à 25 ans (Tintin fut créé en 1929). Hergé fut un touche-à-tout, produisant croquis, illustrations, caricatures, cartes postales, dessins publicitaires, etc. Certains dessins sont, d'ailleurs, d'un modernisme étonnant.

Mais, dans la catégorie des « produits dérivés », *Tintinolatricie* est vraiment l'ouvrage du maniaque ultime, presque un cas médical !

Car la principale occupation de l'auteur, Albert Algoud, semble être d'idolâtrer l'oeuvre d'Hergé. Éperdu d'admiration, il livre donc, dans un style pompeux, le fruit de ses recherches. Il écrit à Jacques Chirac pour exiger qu'on baptise du nom de Tintin un grand boulevard parisien. Il écrit au nonce apostolique pour lui demander la permission de baptiser son marmot Tintin.

Algoud invente aussi le journal imaginaire de Nestor, tente de trouver une place à madame Pinson (concierge de Tintin), écrit une complainte pour le méchant Rastapopoulos, fait tracer par ordinateur l'horoscope de Tintin, publie des textes scientifiques bidon sur la gémellité

des Dupont/d, et j'en passe et des meilleures. Un album délirant, qui sera apprécié par les maniaques les plus atteints.

Parmi les autres produits disponibles ces dernières semaines, signalons le séduisant *Nous, Tintin* d'un petit éditeur belge. Il s'agit d'un bel ouvrage grand format reprenant 36 oeuvres réalisées par autant d'illustrateurs sur le thème des albums imaginaires de Tintin. Certaines réalisations sont magnifiques, l'univers graphique d'Hergé étant ici resservi et prolongé d'autant dans les styles les plus divers.

Parmi les participants, des dessinateurs comme Bilal, Breccia, Claveloux, Meulen, F. Murr, Masse. Et des titres d'oeuvres à faire rêver : *La Pyramide du sommeil*, *Tintin contre la caisse noire*, *Tintin et la face cachée de la Lune*, *La Tentation de saint Tintin*... Histoire d'attirer les intellos, la (courte) préface du livre est signée Wim Wenders.

Terminons avec une étude, une autre, que tout tintinophile qui se respecte pourra placer dans sa bibliothèque à côté du *Monde d'Hergé*, excellent volume de Benoît Peeters, qui fait autorité.

Frédéric Soumois, un chercheur belge, a voulu livrer, avec *Dossier Tintin*, une analyse complète de

Suite à la page D-8



Photo Jacques Grenier

Un jeune « tintinophile », ALEXANDRE DESHAIES.

Le livre reste un souvenir de la parole

JEAN ROYER

MICHEL GARNEAU est une sorte de géant de notre littérature. Poète et dramaturge, il a bâti depuis 30 ans une oeuvre qui nous apparaît monumentale. A preuve, les deux livres qui viennent de paraître chez Guérin littérature : *Michel Garneau, écrivain public*, un document biographique et bibliographique de Claude Deslandes, ainsi que *Poésies complètes, 1955-1987*, un fort recueil de 768 pages dont 230 sont tout à fait inédites et réunies sous le beau titre : « Dans la jubilation du respir le cadeau ».

Ce poète prend le langage à la fois comme une jouissance et une communication. « Les mots sont des cailloux/ qu'on se met dans la bouche/ pour apprendre à parler », écrit-il. Sa poésie, qui emprunte à la langue familière, raconte, souvent avec tru-

culence, les joies et les peines de la vie individuelle et sociale.

En fait, il n'y a pas poète plus joyeux que Garneau, en même temps qu'il reste toujours politique devant les événements qui nous concernent en tant qu'humains et Québécois. Parmi ses inédits, on lit un poème de colère sur le référendum de 1980. Garneau en veut à ceux qui ont pris le projet d'indépendance du Québec comme une simple idée à la mode. Il est scandalisé d'entendre aujourd'hui un cinéaste comme Jean-Guy Noël qui, tirant son film *Tinamer de L'Amélanche* de Jacques Ferron, a osé affirmer publiquement qu'il lui fallait enlever les éléments politiques de l'oeuvre du romancier écrite dans les 1970 parce que les choses avaient changé ! « C'est de la cocomberie ! lance Garneau. Il ne faut avoir aucun sens de la réalité pour dire cela. »

Québécois inconsolable, Michel Garneau continue cependant

d'écrire. Il veut désormais le faire à plein temps. Il quitte son enseignement à l'École nationale de théâtre pour écrire du théâtre, des scénarios de films et même du roman ou de la nouvelle. « La seule chose que je peux rêver de faire pour le Québec, c'est d'être un bon poète. J'avais compris ça à 17 ans et c'est le sens de mon entreprise. D'autre part, il faut arrêter d'avoir une littérature de fin de semaine. Je veux écrire à plein temps. Je veux le faire parce que j'ai

« Les mots sont des cailloux qu'on se met dans la bouche pour apprendre à parler... »

la tête dure et que c'est très important que quelques individus dans cette société gagnent leur vie de l'écriture, afin qu'un jour on arrive à avoir une notion qui soit un peu moins romantique et élitiste de l'écrivain. »

L'oeuvre poétique de Michel Garneau appartient à une grande famille de la poésie québécoise, celle qui réunit Pierre Perrault, Gilles Vigneault et Gérard Godin, entre autres. Voilà des écrivains qui se situent sans équivoque du côté de la tradition orale. Leur poésie se lit à voix haute et s'entend par tout le monde.

En publiant l'ensemble de sa poésie chez Guérin, Michel Garneau s'en est fait le critique sévère. Il a passé tout un été à corriger ses anciens recueils. Un seul poème de son premier livre a résisté à son ratissage, par exemple. « Je me suis rendu compte que c'est seulement après vingt ans d'écriture, à la publication des *Petits Chevals amoureux*, que j'ai commencé d'avoir une écriture personnelle. »

La poésie de Garneau utilise une langue familière. On peut dire qu'il s'agit ici d'une poésie « parlée », par laquelle le livre reste un souvenir de la parole. Cette poésie ne participe absolument pas de la tradition typographique, qui s'est développée depuis Mallarmé et son *Coup de dé* jusqu'à la poésie concrète contemporaine.

« Je ne suis pas contre les poètes typographiques mais je ne suis pas de cette race-là, répond Garneau. Pour moi, la poésie vient de l'oralité et elle y est toujours. De toute façon, j'ai hérité de cette tradition, je ne l'ai pas choisie. Mon amour du langage fait partie de ma gourmandise. Je mange trop, je bois trop, je parle trop parfois ! J'aime le langage de façon sensorielle. Je travaille mes poèmes au niveau sonore. Je considère que le livre est une boîte dans laquelle on met des mots. Ma façon de placer un poème dans la page reste une suggestion de le placer dans l'espace. Non pour le plaisir des yeux mais pour celui des oreilles. Les savants ont prouvé que quand on lit on prononce imperceptiblement. Notre langue et tous nos organes phonatoires, silencieusement et minimalement, prononcent et savourent tous les mots. Le poème de la tradition orale revendique cette réalité. D'ailleurs, quand la poésie typographique tombe dans la précipitation, elle perd tout son sens. »

Suite à la page D-3



MICHEL GARNEAU et sa fille ZOÉ.

Photo Jacques Grenier

NOUVEAUX TITRES

dans la collection Québec  le petit format des grandes oeuvres!

- Georges Boucher de Boucherville: *Une de perdue, deux de trouvées*
- Philippe Aubert de Gaspé: *Les anciens Canadiens*
- Gabrielle Roy: *Un jardin au bout du monde*

Stanké

les éditions internationales alain stanké ltée, 2127, rue guy, montréal h3h 2i9 (514) 935-7452

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Les Vaisseaux du cœur	Benoît Groult	Grasset	(1)*
2 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(3)
3 Myriam première	Francine Noël	VLB	(2)
4 La Grande Sultane	Barbara C-Riboud	Albin Michel	(9)
5 Le Fou du père	Robert Lalonde	Boréal	(4)
6 Brume	Stephen King	Albin Michel	(7)
7 L'Héritage	Victor-Lévy Beaulieu	Stanké	(6)
8 Les Filles de Caleb I & II	Ariette Cousture	Québec/Amér.	(-)
9 L'Amant sans domicile fixe	Fruttero & Lucentini	Seuil	(8)
10 Laterna magica	Ingmar Bergman	Gallimard	(10)

Ouvrages généraux

1 Prévenir le burn-out	Jacques Languirand	Héritage	(1)
2 Le Guide canadien des assurances 88	Ass. des consommateurs du Québec	Prologue	(3)
3 La Petite Noireur	Jean Larose	Boréal	(5)
4 Le Burn-out chez la femme	Herbert J. Freudenberg	Transmonde	(-)
5 Comment réduire votre impôt	Johanne Leduc-Allaire	Héritage	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers

Les riches paient-ils assez d'impôts?

LA PART DU LION
Linda McQuaig
Montréal, éditions du Roseau
1987, 400 pages

ALBERT JUNEAU

C'EST la question centrale que pose l'auteur, Linda McQuaig, et à laquelle le lecteur trouve une première réponse dans le titre même du livre : *La Part du lion*.

La journaliste de Toronto y défend avec conviction la thèse que les riches ont pris le contrôle du système fiscal canadien et que les projets de réforme, depuis le célèbre rapport de la commission Carter en 1967 jusqu'à la nouvelle politique mise de l'avant en décembre par Michael Wilson, ont servi avant tout les intérêts des corporations et des hauts revenus qui se seraient habilement réservés la « part du lion ».

L'auteur n'est pas une spécialiste des finances publiques ni de la fiscalité. Journaliste au *Globe and Mail*, Mme McQuaig a, par ailleurs, acquis une expérience pertinente au fil des enquêtes fouillées qu'elle entreprend sur certains scandales qui ont marqué l'histoire récente de la politique canadienne. Son livre n'est donc pas une analyse académique de notre régime fiscal, mais plutôt une histoire événementielle, quelquefois anecd-

tique, de l'influence qu'exercent les milieux d'affaires sur le gouvernement fédéral et le ministère des Finances.

Mme McQuaig reprend, en fait, quelques-uns des plus gros scandales qu'elle révéla dans les colonnes du quotidien torontois en les situant dans une perspective d'évolution du système fiscal canadien. Le plus important fut sans contredit celui du crédit d'impôt à la recherche scientifique dont l'auteur raconte l'histoire avec moult détails fort intéressants.

Il s'agit, d'après l'auteur, du « pire fiasco de l'histoire fiscale canadienne ». Elle n'a pas tort. La journaliste montre avec conviction comment l'échec cuisant subi en 1982 par le ministre des Finances, Allan McEachen, qui avait tenté de faire adopter un budget défavorable au milieu des affaires, a préparé la voie à une politique tout à fait opposée. Abandonné par le premier ministre Trudeau et une bonne partie de la députation libérale, M. McEachen est alors remplacé par Marc Lalonde qui ne tarde pas, dès l'année suivante, à s'illustrer par une des mesures fiscales les plus controversées.

C'est l'époque où les entreprises, encore sous le choc de la récession, réclament des concessions fiscales du gouvernement. La recherche est

considérée comme une priorité. En 1983, le ministre des Finances présente un projet de loi créant un crédit d'impôt à la recherche scientifique. Ce crédit équivalait à 50 % du montant dépensé. Mais, par toutes sortes de subterfuges, il était facile pour les entreprises de s'enrichir aux frais de l'État, c'est-à-dire de percevoir la totalité ou une partie du crédit sans dépenser la somme correspondante.

Les coûts du programme, rappelle l'auteur, ont été phénoménaux. « Il a soustrait au Trésor fédéral près de 2,8 milliards de dollars. Près d'un tiers de cette somme, \$ 925 millions, a été gaspillé : un demi-milliard en transactions frauduleuses et \$ 400 millions en projets de recherche mal conçus qui ont avorté par manque de financement complémentaire ou qui n'étaient tout simplement pas valables. »

La journaliste du *Globe* conclut de cet épisode que les milieux d'affaires attendent du gouvernement des « lois fiscales assez souples pour laisser un peu de latitude aux investisseurs ».

Mais ce type de « livre à thème » n'est pas exempt de faiblesses. Ainsi, l'auteur reproche aux conservateurs d'avoir créé la « phobie du déficit budgétaire », une fois rendus au pouvoir, alors qu'ils avaient gardé silence sur ce sujet durant la cam-



Photo éditions du Roseau

LINDA MCQUAIG.

pagne électorale. La journaliste se borne ici à examiner les positions du gouvernement et des milieux d'affaires. Elle donne l'impression que les conservateurs ont inventé non seulement l'histoire du déficit mais le déficit lui-même. Ce n'est pas parce que le sujet a été ignoré sciemment par M. Mulroney au cours des débats électoraux qu'il ne constitue pas une réalité.

LA VIE LITTÉRAIRE

MARC MORIN

Une coquille

C'EST en 1637 qu'a été publié le *Discours de la méthode* de Descartes, donc il y a 350 ans, et non pas 250 comme une coquille le laissait entendre au début de l'article de Heinz Weinmann, paru dans ce cahier samedi dernier.

Un oubli

NOTRE ATELIER a fait sauter au montage le crédit photo dans

l'inédit de la Une du PLAISIR DES LIVRES, le samedi 27 février. La photo de Simone Piuze a été prise par Suzanne Langevin pour les éditions de l'Hexagone qui publient *Les Noces de Sarah*. Nos excuses.

Une précision

UNE DÉPÊCHE de l'agence France-Presse reproduite dans le cahier du 20 février annonçait la parution, aux Presses de la Cité, de la collection « Tout Simenon » qui livrera, au rythme de cinq volumes par an, tous les romans du père de Maigret. On nous signale qu'au

Québec, la diffusion de cette nouvelle collection sera faite par la maison Libre Expression, mais seulement vers la mi-avril.

Une lecture

LA REVUE *Estuaire* présente demain une séance de lecture avec les poètes Nicole Brossard et Nadine Ltaif. C'est à 17 h, au bar Le Mélomane (812, rue Rachel est).

Pour sa dernière lecture de l'année, le dimanche 10 avril, *Estuaire* présentera les poètes Jean Châpdelaine Gagnon et Gérald Gaudet.

Une conférence

LUNDI, l'Alliance française de Montréal présente une conférence sur « le roman policier d'aujourd'hui » avec Hubert Monteilhet, auteur d'ouvrages sur le XVIIIe siècle, de romans historiques et de nombreux « polars », dont *Les Mantes religieuses* et *Les Pavés du diable*. Son prochain ouvrage, *La Pucelle*, un roman historique sur Jeanne d'Arc, paraîtra ce mois-ci aux éditions de Sallois. Il en coûte \$ 5 aux non-membres pour assister à cette conférence, le 7 mars à 19 h 30, à l'amphithéâtre de l'hôtel Méridien.

Une rencontre

LA PROCHAINE rencontre auteur-lecteurs de la Société des écrivains canadiens, section de Montréal, marquera la journée internationale de la Femme en recevant la journaliste et écrivain Pierrette Champoux, qui présentera ses poèmes et chansons et trois vidéos de sa réalisation.

L'entrée est gratuite, le mardi 8 mars à 20 h, à l'auditorium de la maison de la Culture de la Côte-des-Neiges (5290, chemin de la Côte-des-Neiges, angle Jean-Brillant). Pour renseignements : 737-7603 ou 737-3838.



Photo Jacques Grenier

FRANCINE NOËL rencontre les lecteurs, dès 14 h aujourd'hui, chez Hermès.

Un panorama

L'INSTITUT Canada-Argentine, chapitre de Montréal, en collaboration avec le programme de littérature comparée de l'Université de Montréal, a invité le professeur Nicolas Rosa à présenter un « panorama de la nouvelle Argentine contemporaine ». L'entrée est libre, le mercredi 9 mars à 20 h, à la salle Z-250 du pavillon principal de l'Université de Montréal. Pour renseignements : Lilian Rodriguez, 737-1085.

Les femmes ont la parole

JANOU SAINT-DENIS « fête la parole des femmes », à la Place aux poètes du mercredi 9 mars. En poèmes, en monologues, en chansons et en musique, on pourra entendre, entre autres, Anne Dandurand, Louise de Gonzague-Pelletier, Hélène Blais, Nicole Richard, Louise Brissette, Monique et Benjamin Gill, Catherine Larivain, Francine Sénéchal, Anne-Marie Gélinas, Céline Delisle et Jacinthe Chausse.

La Place aux poètes s'ouvre à 21 h, le mercredi, à la Folie du large (1021, rue de Bleury - métro Place-d'Armes). Pour renseignements : 397-1222.

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau français de **Radio-Canada**, le dimanche à 9 h 30 : *Le livre ouvert*, une série conçue pour promouvoir le goût de la lecture chez l'enfant.

Au réseau de **Télé-Métropole**, le dimanche de midi à 14 h : à *Bon Dimanche*, Reine Malo propose la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À **Radio-Canada**, dimanche à 16 h, Nathalie Petrowski et Daniel Pinard animent *La Grande Visite*, une émission où l'on reçoit parfois un écrivain.

À **Radio-Canada**, le mardi à 13 h 15, l'émission *Au jour le jour* présente une chronique sur les livres tous les deux mardis.

À **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h : *Apostrophes*. Sous le thème « Posséder, collectionner, accumuler », Bernard Pivot reçoit Maurice Rheims, Jacques Attali, Pierre Assouline et Réal Lesard. (Reprise le dimanche 13 mars à 14 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, le samedi à 17 h, dans le cadre de l'émission *Plaisirs*, Pierre Bourgault parle de littérature.

À **Radio-Canada**, dans la première heure de *Présent dimanche*, dès 09 h : « Le livre de la semaine », Michel Cormier rencontre Jean Ziegler, auteur de *La Victoire des vaincus* (Seuil).

À **Radio-Canada**, du lundi au vendredi, aux *Belles Heures*, entre 13 h et 15 h, Suzanne Giguère parle de littérature.

RADIO FM

À **CIBL-FM**, Montréal, dimanche à 17 h 30 : *Textes*. Yves Boivert lit des extraits de *Si Rimbaud pouvait me lire...* de Lucien Francoeur. Produite par CFLX-FM (Sherbrooke) et présentée par les Écrits des Forges, l'émission est également diffusée sur CKRL-FM (Québec).

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère, animé par Réjane Bougé, avec les chroniques de Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature d'ici, animé par Marie-Claire Girard, avec les chroniques de Jérôme Daviault (essais), Jean-François Chasay (fiction) et Roch Poisson (revues).

À **Radio-Centre-Ville** (102.3), mercredi de 07 h 30 à 09 h : *Les Paresseuses matinales*. Jean-François Bonin reçoit régulièrement des écrivains et recense les revues culturelles.

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles*, animé par André Carpentier, avec les chroniques de Michel Lord (science-fiction/fantastique), Jean-Marie Poupart (policier/espionnage) et Jacques Samson (bande dessinée).

À **Radio-Centre-Ville**, mercredi à 16 h : *Paragraphes*. Danielle Roger reçoit Jacques Folch-Ribas.

À **Radio-Canada**, mercredi à 21 h 30 : *Le Jardin secret*. Gilles Archambault reçoit Roch Carrier.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. « L'Empire des lettres », introduction à la littérature chinoise classique (9e de 10 émissions).

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les Idées à l'essai*. François Ricard s'entretient avec Léon Dion au sujet du livre *Québec, 1945-1960 - À la recherche du Québec*, tome I (Presses de l'Université Laval).

— M.M.

LA RECHERCHE

La modification des lois de Newton

par M. Milgrom

Le darwinisme social en France

par L. Clark

Les images "intelligentes"

par L. Delesalle, J.F. Colonna et M. Fantin

Les souris sans queue

par G. Gachelin

Dossier : La querelle de l'ozone

par P. Aïmedieu

etc.

La fraude scientifique : une pratique courante ?

N° 196 - 4,50\$

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT • Un an: 36,00\$

Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE, au prix de 36,00\$.

Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____ Profession _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

A retourner accompagné de votre règlement à :

Diffusion Dimédia, 539, Boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2.

« Un délai, d'au moins 8 semaines, interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an, à compter du premier numéro reçu. »

PRINCE MOSES D'ÉGYPTE ET SON PEUPLE



de CHARLES V. BOKOR

224 pages — 17,95\$

Les légendes par lesquelles on a entouré l'origine et la vie de Moses l'ont transformé en un être différent de celui qu'il avait été en réalité.

Ce livre présente le prince Moses d'Égypte tel qu'il fut vraiment.

EDITIONS BEAUPORT PUBLICATIONS
DIFFUSION RAFFIN

MYRIAM PREMIÈRE de Francine Noël

LA CRITIQUE EST UNANIME ET LES LECTEURS LE PROUVENT:



513 pages — 19,95\$

« Francine Noël signe un des trois ou quatre grands romans de la décennie ». (Réginald Martel, *La Presse*).

« Ceux qui ont aimé Maryse se précipiteront sur cette suite, et ce sont les autres que je voudrais convaincre que Francine Noël vient d'écrire un très grand roman. On ne peut parler de chef-d'œuvre quand l'oeuvre est si jeune, et pourtant... » Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*.

« Avis aux fans de Michel Tremblay, en particulier s'il s'agit d'*Inconditionnelles*, l'univers de Myriam, parce que plus actuel, supplante ce qu'elles avaient appris à aimer depuis *La grosse femme d'à côté est enceinte*. Ce qui n'est pas peu dire... Ce livre est important et mérite qu'on le lise. » Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*.

« Francine Noël se transforme en enchantresse, puisant de son imaginaire le fluide magique qui nous transporte dans un monde suspendu entre la fiction et le réel... De sa baguette magique, elle jette un regard empreint d'humour, de profondeur et de justesse sur nous-mêmes, sur une société et ses habitudes. » Marie-Eve Pelletier, *Le Droit*.

« *Myriam première* est un roman d'une séduction extraordinaire, intelligent, drôle, émouvant, enfin c'est un malheur... À lire, donc: Pour le plaisir d'une écriture étonnamment libre et belle, qui utilise les expressions à la mode avec une sorte d'élégance négligée; et pour s'instruire. » Gilles Marcotte, *L'Actualité*.

vlb éditeur DE LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LE PLAISIR des livres

Le surprenant délire d'un bum sophistiqué

BAIE DES ANGES
Serge Viau
Montréal, Boréal, 1988, 219 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

AH, le voisinage des livres ! Hier, c'était la prose pur satin, précieuse, de Jacques Foch-Ribas dont le héros était un grand pianiste. Donc, grande musique. Aujourd'hui, c'est la véhémenence pur denim de Serge Viau qui me ramène dans le siècle. Le ton rogue et arrogant de son narrateur-héros, qui nous serine obsessionnellement les paroles des chansons de Tom Waits, le chantre du « low-life », des paumés romantiques et des nuits blanches de la ville. Les petits garçons échevelés ont 30 ans et n'en reviennent pas !

Ce Léo, journaliste pigiste, a décidé d'aller passer une semaine chez son copain Paul, établi à Baie-des-Anges dans Charlevoix où il travaille comme animateur social. Léo casse le projet de traduire tout Tom Waits. Rien de moins. En fait, il déteste la campagne et les voyages. « L'espace est une dimension futile et dépourvue d'intérêt, tandis que l'intérieur de l'homme, son cerveau, son corps, son sexe... Et le temps, le temps tout en infinies nuances subjectives... Elle est par là, l'aventure humaine... Enfin, c'est la mienne, celle que je vis au jour le jour, sexe, corps, cerveau, périlleuse plongée à travers les strates de cet opéra fabuleux qui ressemble à la musique de Tom Waits, alcool, perversité, subtile violence, angoisse, angoisse... Comprenez qui pourra, après tout... » Hum ! Voilà le menu et ce qui l'attend à sa plus grande

surprise dans cet endroit paradisiaque au bord du fleuve, qui s'appelle Baie-des-Anges. Notre Léo y débarque en plein drame social, justement. Une douzaine de petites filles ont été enlevées par un mystérieux Croquemitaine. Il est à peine arrivé que le gros Albert Turmel, le richard de la place, lui met le grappin dessus pour qu'il découvre le criminel, contre gros sous. Toute la semaine, le cher Léo cultivera la tentation de se sauver avec les gros sous et de laisser cette bande de débiles se débrouiller avec leur drame. Mais on ne lui laisse guère la chance de desouler. Je dis « débiles » parce que c'est comme ça qu'il les décrit, lui, le citadin, dans son beau délire de « bum sophistiqué ». Il courtise d'ailleurs l'audace que la sympathie pour ses personnages. Même la douzaine de petites filles enlevées ne seront jamais objet d'apitoiement, juste un prétexte pour que cette histoire aille quelque part et que le héros nous entraîne dans les profondeurs inconfortables de l'âme humaine.

Ce Léo est un pauvre type comme la ville en est pleine. Sans trottoir,



Photo Gilles Savoie
SERGE VIAU.

Michel Garneau

Suite de la page D-1

sité moderne, elle devient insupportable !

Car une avant-garde peut être conservatrice, rappelle Garneau. Un conservateur, c'est quelqu'un pour qui la culture s'arrête à une certaine année, mais il y a aussi des gens qui croient que la culture commence en telle année et que tout ce qui est avant eux ne compte plus !

« Moi, je ne vis pas là. Je vis à travers les siècles. Le livre est la machine à voyager à travers le temps. C'est un cadeau infiniment plus moderne que n'importe quoi d'autre. C'est transportable, ça se touche, ça se sent. Tu mets ça dans ta poche. Tu peux l'ouvrir, le lire à l'endroit, à l'envers, par le milieu. Tu peux le lire cent fois, une demi-fois. Tu peux tout faire avec un livre. C'est une machine d'une souplesse extraordinaire qui te permet de vivre dans l'histoire et dans tous les siècles de la parole humaine. Tu peux y passer des bouts de semaine à Sumer ou avec Platon, puis en compagnie de Cummings ou Stevens.

« Or, quand des gens qui se disent d'avant-garde affirment qu'ils commencent à lire à la naissance de la modernité, qui est arrivée en 1968 à

sept heures ! cela m'apparaît insupportable. Ces conservatismes m'énervent énormément.

« Là où je crois avoir raison quand je prends parti pour l'oralité, c'est que je vois que cette oralité préserve du baroque et de la préciosité. Cela se vérifie quand on dit ses poèmes en public. Tout poète qui écrit typographiquement, hermétiquement et modernistement et qui s'est retrouvé devant un public à lire ses poèmes, l'a fait généralement une seule fois puis est rentré chez lui en disant à son chien qu'on ne l'y reprendra plus à une telle prostitution !

« Bien sûr, cela est évident. Ce test de la lecture publique est absolument fatal. Le public doit avoir une raison de savourer la poésie, sinon il va dire qu'il n'a rien compris. Moi, s'il faut être allé à l'université pour que les gens lisent de la poésie, je débarkue ! C'est déjà dommage que peu de gens lisent de la poésie, j'essaie au moins de rejoindre ceux à qui je parle. Si je peux lire mes poèmes à des gens qui ne sont pas allés à l'université, qui restent innocents par rapport à l'histoire de la poésie, et si je peux les toucher, je crois que ces gens vont comprendre ma poésie, qu'ils vont l'aimer et la trouver nécessaire. »

— Jean Royer



Photo Jacques Grenier
LOUKY BERSIANIK.

sans rues à angles droits, il est totalement désorienté et c'est ce qui le rend absolument sympathique malgré la dérision systématique qu'il cultive pour tout ce qui fait courir le petit monde de Baie-des-Anges. Lui, il l'a dit, n'en a que pour l'aventure intérieure ; mais il y a les petites femmes qui le mettent en rut et qui le font courir. Ces parties de femmes car elles sont seins, fesses et fentes, culs qui le mettent en transe. Ah, la beauté du diable ! « Quelle cochonnerie, non mais pourquoi on vit, pourquoi subir ça, cet affront, tant de beauté, tant de vigueur, tant de légèreté, elles ont tout, comme des magasins généraux, et la grâce et la délicatesse et la vitalité, comme soufflées d'un autre air que le nôtre, que le mien, on se sent insulté et vieux et laid, Bonhomme Sept Heures rien qu'à les regarder, et plus elles sont jeunes, et petites, et menues et fragiles, c'est ça l'obsession, le désir rien à voir, le cul, le sexe, rien à voir, rien de rien de rien ! » « Le Diable, c'est Dieu qui se soûle la gueule », dit-il paraphrasant son Tom Waits. Il y a du San Antonio et du Henry Miller dans ce héros qui, un jour par chapitre, nous fait vivre sa descente aux enfers.

Ça aurait tous les ingrédients du best-seller, mais ce n'est pas du tout gentil. C'est même joliment scandaleux. On comprendra que c'est d'avant la révolution du condom, sans foi ni loi. Je serais femme que... je ne sais pas. La lecture étant un plaisir solitaire et totalement inoffensif, je me suis laissé aller, complice amusé de toutes les aberrations de mon narrateur et de ses fantasmes les plus débridés. C'est lui, d'ailleurs, le personnage le plus intéressant. Les autres, il les décrit avec humour et sans indulgence. Notre détective-malgré-lui est plus intéressé à philosopher, à faire de la poésie que de la psychologie. Un vrai bum ! En fait, c'est en explorant sa psychologie à lui de criminel, rendant ainsi le lecteur coupable de complicité de fait, qu'il découvrira qui est celui qui bouffe les petites filles. Le côté policier n'est pas très fort mais l'écrivain habile va ramasser tous les fils qui pendent dans une entouragelette. C'est son style. Baveux, vous dis-je. Moi, j'aime ça être choqué dans mon fauteuil, qu'on me fasse bander sur le côté tout croche de la vie. Mais je suis de ceux qui aiment Tom Waits et s'imaginent que Dieu est mort de rire le septième jour en voyant qu'il avait inventé le diable. Évidemment, c'est tout à fait amoral et délicieusement punk, si ça se peut, cette histoire de cow-boy urbain perdu dans la nature. Certains détestent violemment peut-être. Je crois.

La voix inoubliable de Louky Bersianik

KERAMEIKOS
Louky Bersianik
poèmes accompagnés de dessins de Graham Cantieni
Saint-Lambert, éditions du Noroît coll. « Écritures/ratures », 1987

JEAN ROYER

ON NOTE, dans la poésie québécoise actuelle, une résurgence du thème de la mort, intimement lié à la conscience des origines. L'approche des poètes se fait tour à tour mystique, comme chez Fernand Ouellette (*Les Heures*), initiatique, comme chez Robert Yergeau (*Le Tombeau d'Adelina Albert*) ou existentielle, comme chez Alphonse Piché (*Sur-sis*) qui la regarde dans sa froideur et sa noirceur.

Louky Bersianik, fidèle à son travail passé, adopte une approche mythique. Son magnifique recueil *Kerameikos* vient compléter son poème « Nucléa épiphane » sur les origines de la vie, qui accompagnait des photos de maternité de Kéro (*Au beau milieu de moi*, Nouvelle Optique, 1983).

Kerameikos se révèle comme un des plus beaux textes des dernières années. L'ampleur de son chant veut recouvrir la douleur du monde en même temps qu'elle nous apprend que la mort n'empêche pas le « triomphe implacable de la vie sur tout ce qui vit ». C'est-à-dire qu'il faut compter avec les rituels de la vie, « cette inconnue ».

La mort, elle, nous est bien connue. Voyez *Kerameikos*, un cimetière de céramique et la nécropole antique la plus importante d'Athènes dès le 10^e siècle avant Jésus-Christ. Cet espace de la mort, traversé par la Voie sacrée, comprend des vases funéraires, urnes, amphores, des tombes, tertres puis terrasses ornées de stèles et de statues. Ce sont ces ruines que visite la poétesse. Car « l'art veut désigner la permanence du scandale ».

Devant l'urne où elle voit « apparaître les cendres de l'amour », Bersianik éprouve la douleur de la continuité du monde : « quand la jarre s'empêche de l'eau oubliant sa fissure / l'amour se répand en pure perte faute de vivant ».

Au fur et à mesure de cette réflexion sur la mort apparaît une conscience sociale et même cosmique qui lie l'individu au monde. Bersianik médite aussi sur l'amour, le désir et l'art. Elle oppose finalement la peur de vivre de l'homme nucléaire au sens de l'avenir qui peut animer la femme, porteuse de mémoire et de vie.

Ainsi, la dernière partie de *Kerameikos*, intitulée « Ruines du futur », compose un appel pathétique. Les hommes du nucléaire « n'ont trouvé dans la rue que décor jetable [...] ils sont les ancêtres de l'avenir / avec les images fossiles de leur actualité [...] la science déchire leurs diplômes / le folklore s'entiche de leurs poèmes / cent fois leur modernité change de ton ».

Les femmes, de leur côté, ont ap-

pris le sens de l'avenir : « elles ont réussi à déchiffrer les codes mortifères la sauvagerie des savoirs ». Et, pendant que ceux-là « exhibent leur panoplie nucléaire dans la suite de la stratosphère », celles-ci ont « cessé de confondre la profondeur du ciel avec l'amnésie de leur désir profond ».

« [...] ils incendient les forêts pour en savoir plus long sur l'hiver nucléaire [...] ils pratiquent la mort comme un hologramme à bout portant [...] j'écris à la mémoire d'une jeune fille rangée sous terre la tête parsemée de gigantesques montagnes tu deviens soudain le visible de la voix au cimetière contemporain des crépuscules ne dis plus qu'un corps peut se dissoudre dans ses larmes attends j'ai presque oublié le

goût de la peur. »

Pour Louky Bersianik, cette victoire sur les « larmes » marque une étape où sa poésie passe de la virtuosité calculée de ses précédents recueils à la libre amplitude d'une voix désormais inoubliable.

Sur ce mode poétique, on a beaucoup parlé de Fernand Ouellette et trop peu d'Alphonse Piché. Sans enlever leur mérite à ces poètes, il faudrait tout de même entendre la voix unique de Louky Bersianik. Cette voix est, d'ailleurs, magnifiquement mise en pages, avec les crayonnages de Cantieni qui modulent les espaces de mort et de vie, dans la nouvelle et somptueuse collection « Écritures/ratures » qui maintient, si besoin était, la réputation des éditions du Noroît.

Robert Lalonde

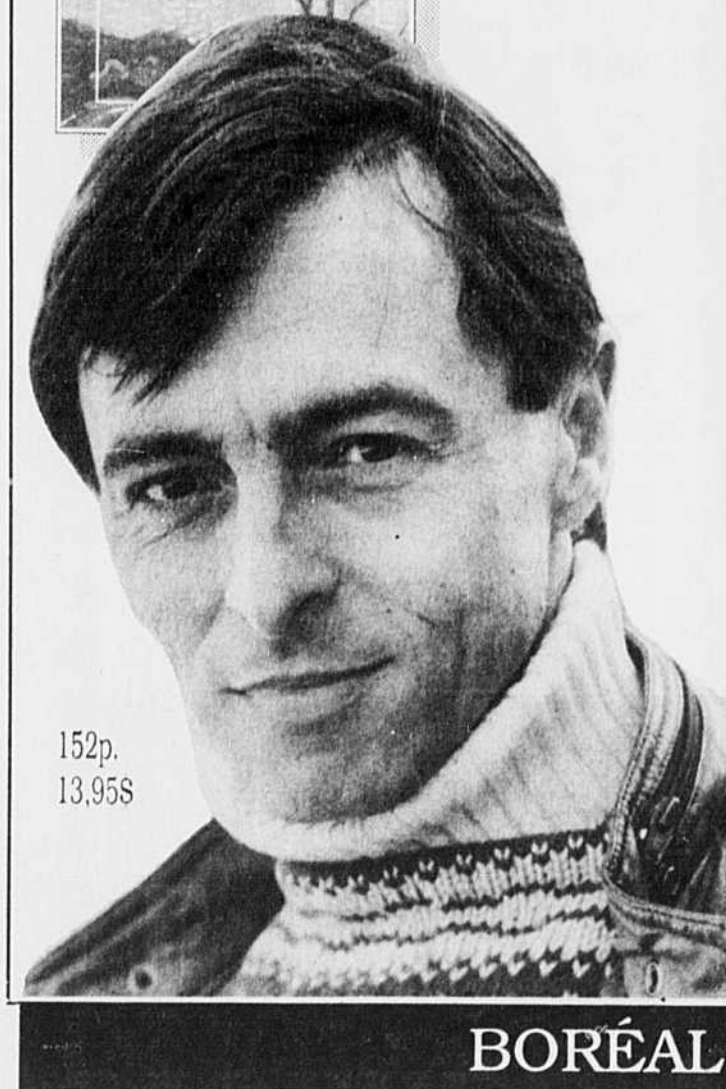
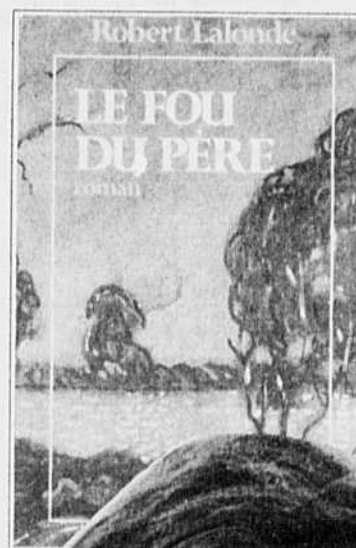
LE FOU DU PÈRE

« Un roman d'une beauté sévère, comme un chant rauque et grave. » (*Le Devoir*)

« Un récit dense, d'une poésie étonnante. » (*La Presse*)

« Comme un long poème à la valeur et à la richesse de la vie. » (*Le Nouvelliste*)

« Un livre profondément touchant et dérangeant. » (*Voir*)



BORÉAL

152p.
13,95\$

Libraires demandé(e)s

La Librairie Champigny est présentement en pleine effervescence. Nous sommes à la recherche de libraires d'expérience, de jour et de soir, afin de combler des postes de « responsables de rayons ».

Si vous possédez plus de deux ans d'expérience en librairie et désirez travailler auprès du public dans une librairie qui bouge, nous aimerions vous connaître...

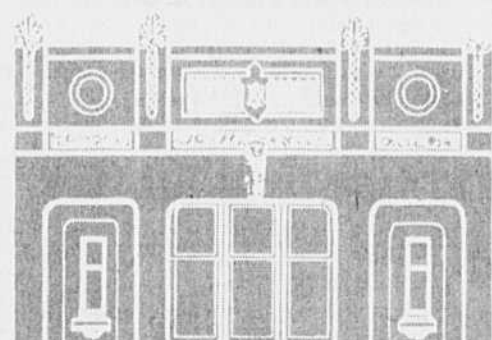
Champigny



Mont-Royal
844-2587

OUVERT 7 JOURS
JUSQU'À 21 H

Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal, H2S 2L1



Gérant(e) de librairie

Pour répondre aux attentes d'une clientèle de plus en plus nombreuse, nous avons créé un nouveau poste de gérant(e) de librairie.

Depuis quelques années, vous assumez avec succès la gérance d'une librairie et vous croyez que cette dernière doit toujours offrir une présentation impeccable et imaginative.

Ayant eu à superviser du personnel, vous avez été reconnu(e) pour votre talent de leader. Vous savez mettre à profit les ressources humaines en répartissant constamment les tâches pour un service optimal.

Alors c'est peut-être vous que nous cherchons...

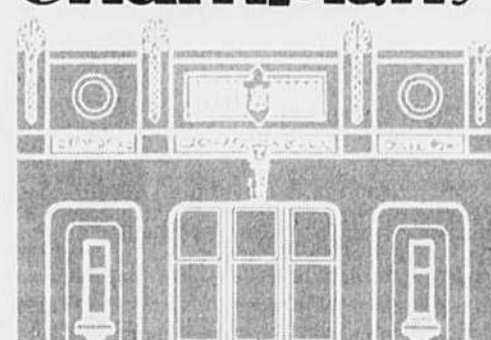
Champigny



Mont-Royal
844-2587

OUVERT 7 JOURS
JUSQU'À 21 H

Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal, H2S 2L1



MAURICE HARVEY

448 pages, 24,95\$

UNE AMITIÉ FABULEUSE

RÉCIT DES AVENTURES HÉROÏQUES D'UN HOMME ET D'UNE BALEINE

AUX ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

D'une rencontre fortuite entre un homme et une baleine va naître une nouvelle forme de sensibilité spirituelle. De leur amitié s'ensuivent une série d'actions qui entraîneront le lecteur des îles de Mingan aux îles Caïcos dans un vertigineux et inoubliable voyage en mer.

Une manivelle et une momie

LATERNA MAGICA
Ingmar Bergman
traduit du suédois
par C.J. Björström
et Lucie Albertini
Paris, Gallimard, 1987, 333 pages

ROBERT LÉVESQUE

ILS SONT rares les artistes du théâtre, du cinéma, de ces arts d'interprétation, qui savent passer avec bonheur du côté du mémorialiste. Ce sont habituellement les écrivains, gens de plume, ou les politiciens, qui couchent le plus sur le papier leurs souvenirs, traçant pour le lecteur leur parcours dans le siècle.

Ingmar Bergman fait mentir tout ça. L'un des plus grands cinéastes du siècle, et un homme de théâtre d'une

prodigieuse force (on a vu à Québec, en 1986, sa *Mademoiselle Julie*), il s'est assis seul à sa table, une vraie table et non pas ce grand panneau que l'on jette sur le dos des fauteuils dans la pénombre des salles, lorsqu'il met en scène, et il a écrit, commençant ainsi : « Quand je suis né, en juillet 18, ma mère avait la grippe espagnole... »

Et son livre, *Laterna magica*, publié chez Gallimard, est un ouvrage admirable : par la qualité de la confiance, écrite avec un art du récit consommé, par la richesse du propos, chez un homme où l'art et ses fabrications ne se séparent pas de la vie, et par l'incroyable insistance avec laquelle Bergman, que l'on connaît sans connaître, nous amène dans le secret et les secrets de sa vie. On ne lit pas une suite d'anecdotes,

ou un ramassis de complaisances, comme chez certains qui prennent la plume lorsqu'ils ne peuvent plus prendre autre chose; au contraire, on entre avec lui, à pas mêlés, puis-que Bergman va et vient dans sa vie sans trop de chronologie, dans les arcanes d'une vie d'une richesse spirituelle fantastique en même temps que d'une simplicité désarmante. C'est une grande confiance.

Point d'appui : la Suède de l'enfance, les années 20, la vie sévère dans les presbytères où l'apparition d'un cinématographe cadeau à son frère aîné le fera hurler de rage, s'endormir de chagrin; avant de fabriquer le premier bonheur lorsque, contre 100 soldats de plomb, cette machine sera à lui.

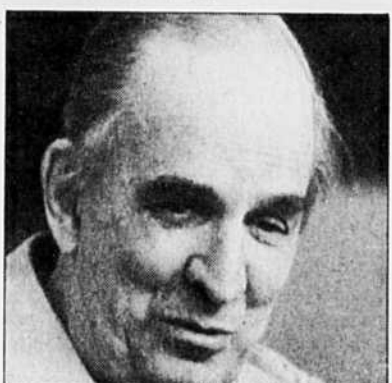


Photo : Bengt Wansellus, 1986
INGMAR BERGMAN.

« Ce n'était pas une machine compliquée, écrit-il. Comme source de lumière, il y avait une lampe à pétrole et la manivelle était reliée à une roue dentée et une croix de Malte. Au fond de la boîte en tôle, un simple miroir. Derrière la lentille : un dispositif pour des projections en couleurs. Une boîte violette rectangulaire accompagnait l'appareil. Elle contenait, d'une part, quelques images sur verre et, d'autre part, un bout de film sépia. Il mesurait à peu près trois mètres et il avait été collé pour former une boucle qui tournait sans fin. Il était indiqué sur le couvercle que le film s'appelait *Frau Holle*. Qui était cette *Frau Holle*, personne ne le savait, mais il s'avéra plus tard qu'elle était un équivalent populaire de la déesse de l'amour dans les pays méditerranéens. »

L'enfant Bergman découvre : « Je tournais la manivelle, la fille se réveillait, elle s'asseyait, elle se levait lentement, elle étendait les bras, elle se retournait et disparaissait à droite. Si je continuais à tourner la manivelle, la fille était de nouveau couchée, elle se réveillait et elle refaisait exactement les mêmes gestes. Elle bougeait. » « Le cinématographe était à moi », s'écrit le petit Galilée du cinéma.

Pour le théâtre, les découvertes, nombreuses, viendront plus tard, entre autres, dans cette page admi-

Suite à la page D-8

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

TRUFFAUT

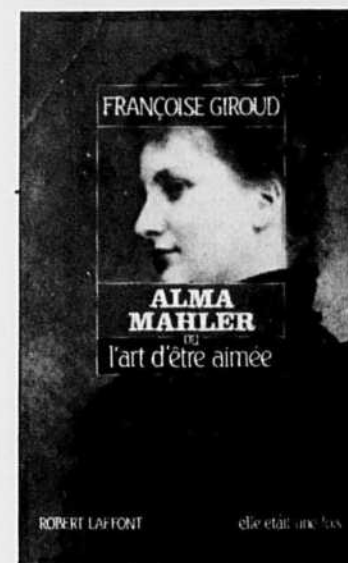
Éric Neuhoff, *Lettre ouverte à saint François Truffaut*, Albin Michel, coll. « Lettre ouverte », 151 pages.

À BÂTONS ROMPUS, Éric Neuhoff se remémore les grands moments de la carrière du célèbre cinéaste français. Il ridiculise les manies et les obsessions de Truffaut, tout en ne cachant pas son admiration profonde pour l'oeuvre qui a marqué toute une génération de cinéphiles. Un hommage sur le mode intimiste qu'aurait sûrement apprécié l'homme qui aimait les femmes, les livres et les films...

CLOCHARDS

Shirley Roy, *Seuls dans la rue. Portraits d'hommes clochards*, éditions Saint-Martin, 174 pages.

ON LES VOIT un peu partout traîner dans la rue, quémendant un « trente sous » pour un café ou un beigne. Habillés de guenilles, la démarche hésitante et le visage défilé, les clochards, les « robineux », les itinérants, quels que soient les noms qu'on leur donne, ont l'air « magané » par la vie. « Dans le grand Montréal, le nombre d'hommes itinérants se situait entre 10,000 et 15,000.



parmi les pays sous-développés. Un dixième environ de sa population souffre chroniquement de la faim et, depuis 1985, on a dû, dans plusieurs grandes villes américaines, rouvrir les asiles de nuit et les soupes populaires que l'on n'avait pas revus depuis la Grande Crise de 1929... Malgré toutes ces détériorations de la réalité américaine, le mythe persiste dans le monde entier. Comment s'est-il perpétué et quel avenir aura l'*american way of life* ? Cet ouvrage tente de répondre à ces questions et bien d'autres encore.

FATALE

Françoise Giroud, *Alma Mahler ou l'art d'être aimée*, Robert Laffont, coll. « Elle était une fois », 256 pages.

QU'ONT en commun Gustav Mahler, le grand compositeur, Kokoschka, le peintre expressionniste, Walter Gropius, l'architecte, fondateur du Bauhaus, et Franz Werfel, l'écrivain ? Ils ont tous partagé, à un moment de leur vie, la destinée particulière d'Alma Mahler. Un peu à l'instar de Lou Andreas Salomé, Alma Mahler était une femme volontaire et intelligente qui savait se faire aimer. Françoise Giroud brosse son portrait en toute complicité.

HOMOSEXUALITÉ

Jean Boisson, *Le Triangle rose. La déportation des homosexuels (1933-1945)*, Robert Laffont, 247 pages.

UN MILLION d'homosexuels ont été déportés et exécutés en Allemagne nazie entre 1933 (bien



Quoique numériquement moins important, le phénomène touche de plus en plus de femmes et de jeunes; à Montréal, plus de 3,000 femmes itinérantes et plus de 4,000 jeunes de 13 à 20 ans vivent dans la rue. « Ce phénomène inquiétant et croissant est-il le résultat d'un choix individuel ou le destin collectif de la société moderne ? En privilégiant la restructuration de l'économie, l'exclusion du travail pour les moins spécialisés, l'augmentation de la pauvreté, la restriction d'aide aux défavorisés et l'isolement social, Shirley Roy étudie et analyse le problème.

NOUVELLES

Emmanuel Bove, *Monsieur Thorpe et autres nouvelles*, Le Castor astral, 371 pages.

CE RECUEIL rassemble l'intégrale des nouvelles et des contes non disponibles d'Emmanuel Bove. On y retrouve le mythique « Monsieur Thorpe » (un des textes les plus autobiographiques de Bove), « Rencontre », les « Petits Contes » et des textes parus en revues ou inédits à ce jour.

MYTHE

Gérald Messadié, *Requiem pour Superman. La crise du mythe américain*, Robert Laffont, coll. « Essais », 306 pages.

L'AMÉRIQUE est en crise. « À l'exception de l'Otan, son système d'alliances politiques s'est écroulé. Sa dette nationale est si grande qu'elle n'aura fini de la rembourser que vers la fin du XXIe siècle. Selon les termes mêmes de la presse, ses grandes villes sont ceinturées de ghettos qui sont autant de petits Beyrouth. Depuis 1972, la consommation de cocaïne, entre autres drogues dures, y a crû de plus de 300 %. Le taux de mortalité infantile s'y élève jusqu'à rejoindre celui des plus déshérités



avant la guerre donc) et 1945. Pourquoi y a-t-il un silence de l'histoire là-dessus ? Pourquoi, lorsque les homosexuels veulent rendre hommage à leurs nombreux disparus, pendant les cérémonies commémoratives, sont-ils encore persécutés et entend-on des cris comme celui-ci : « Ils auraient dû tous les exterminer » ? Le nazisme aurait-il eu des bons côtés ? Le silence de l'histoire sur ce sujet nous interpelle aujourd'hui. Jean Boisson tente de sortir de l'oubli ce fait capital, car, comme le disait justement Simone Weil, « se souvenir, c'est aussi tirer la leçon de l'Histoire pour que de telles catastrophes ne puissent se reproduire ».

Tous nos surplus à prix de sacrifice

SOLDE LIQUIDATION DE STOCK

Des rabais allant jusqu'à 90% sur tous les livres en magasin

«La pléiade» à 30% de réduction

Formats poche à .99¢

Des milliers de livres d'enfant à prix incroyables

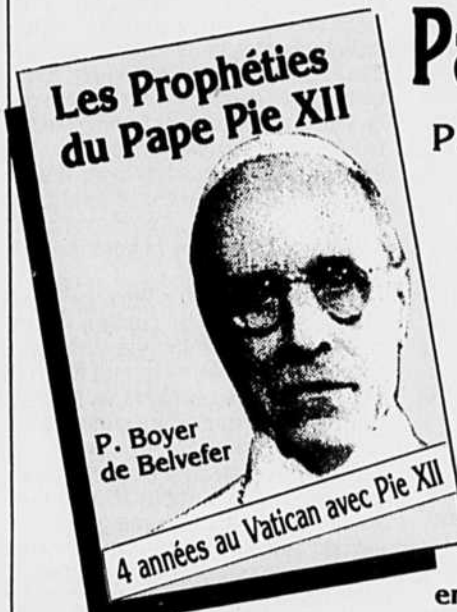
LE MÉAL
LIBRAIRE

Tous les soirs jusqu'à 21 heures

371 ouest, ave. Laurier
Montréal, QC - H2V 2K6
Tél. (514) 273-2841

Les Prophéties du Pape Pie XII

P. Boyer de Belvefer



GUY TRÉDANIEL
ÉDITEUR

Diffusion AQUARIUS
Tél.: (514) 737-9176

en vente chez votre libraire

Nouveauté



LES TEMPS CHANGENT

UNE GÉNÉRATION SE RACONTE

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN-PAUL LEFEBVRE

slides

312 pages; 19,95\$

Que ce soit à partir des souvenirs et expériences personnelles de Michel Bélanger, Gérard Fillion, Gratien Gélinas, Paul Gérin-Lajoie, Jean Marchand, Jeanne Sauvé ou autres, vous aurez plaisir à vous remémorer ou à découvrir le Québec des années 50 et 60.

En tout 13 témoignages différents à lire et à relire.

une présence active à notre culture

les éditions **afides**

5170, av. Decelles, Montréal, Québec H3S 2C5 — (514) 735-6406

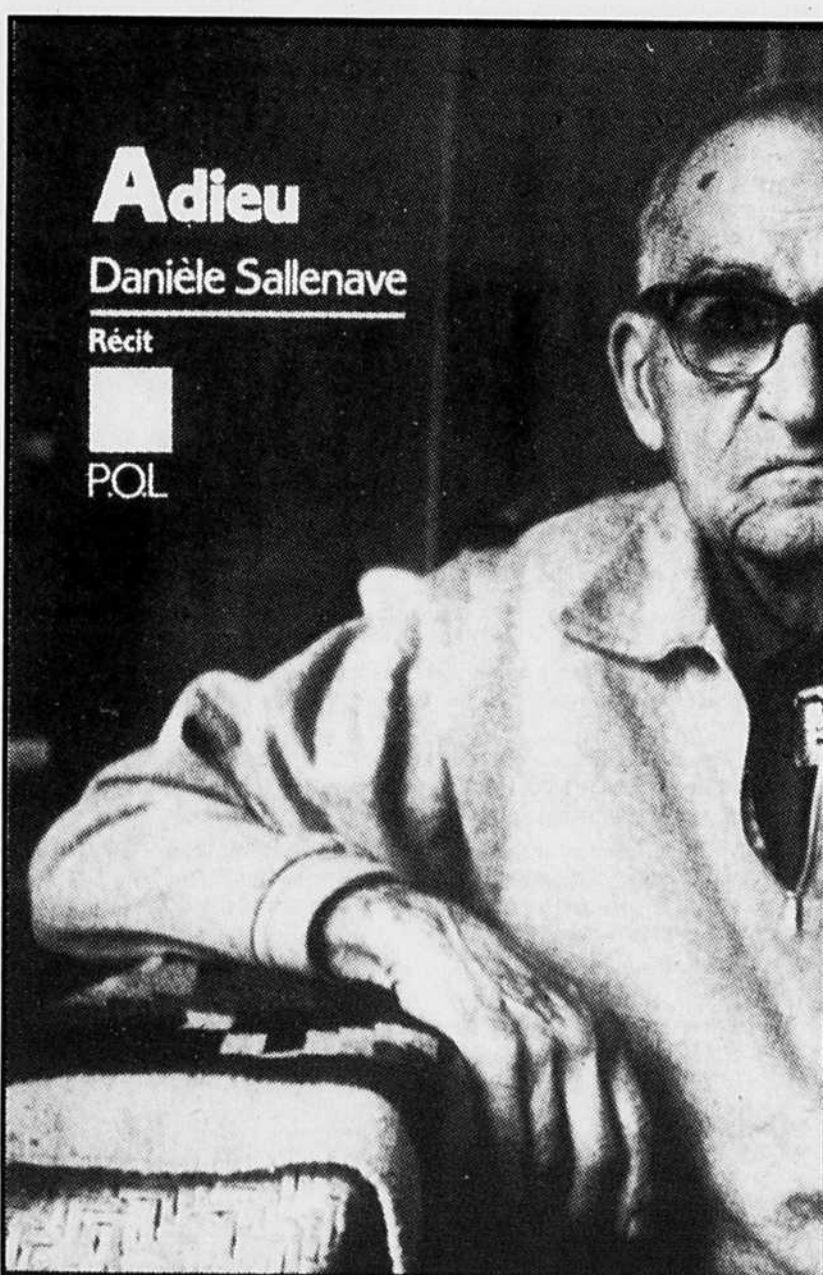
Adieu

Danièle Sallenave

Récit



P.O.L.



La vie des grands hommes appelle le témoignage, excite la mémoire, attise la pitié — mais celle des hommes ordinaires? Elle ne laisse pas de trace: obscure, anonyme, semblable à des milliers d'autres, à peine s'est-elle éteinte qu'elle est effacée, et nul n'en réveillera le souvenir.

Par le hasard d'un congé forcé, un homme jeune rend pendant un mois visite à son grand-oncle. Tout les sépare, mais la parenté a tissé entre eux des liens diffus. Le vieil homme parle; le jeune homme le photographie, le regarde et, le questionnant, s'étonne. Qu'a donc fait de sa vie ce vieil homme muré dans la sphère étroite d'une existence dont rien n'est venu l'arracher, qui n'a connu ni les livres ni les voyages et qui à l'extrême bord de sa vie, ne semble éprouver ni inquiétude ni regrets, mais seulement un muet assentiment au grand ordre des choses?

Il n'est rien, ni personne, il le sait. Mais il est là, pour quelque temps encore. Il se tient très droit dans son fauteuil, il fixe sur l'objectif son oeil rond et malicieux. N'oublions pas ce regard là.

P.O.L.

Diffusion Flammarion

Nous paraît en URSS

Un roman de science-fiction écrit il y a... 67 ans

MOSCOU (AFP) — Nous, un roman de science-fiction de l'écrivain Evguéni Zamiatine, qui aborde le même sujet que 1984, de George Orwell, sera publié pour la première fois en Union soviétique en avril, 67 ans après avoir été écrit, a indiqué lundi un porte-parole du journal littéraire soviétique *Znamia*.

Le porte-parole a indiqué que l'ouvrage, le travail le plus important de son auteur, serait publié dans le mensuel en avril et en mai. La revue *Novy Mir* avait indiqué la semaine dernière qu'elle préparait la publication du livre d'Orwell, interdit en URSS depuis près de 40 ans.

Le roman de Zamiatine est une réflexion sur la déshumanisation de

l'individu dans un État tout-puissant, où les gens ne portent pas de nom mais seulement un numéro.

Douze ans après avoir achevé son ouvrage, Zamiatine avait affirmé qu'il ne fallait pas voir dans celui-ci « un pamphlet politique ». « Ce roman avertit du danger que risquent l'individu et l'humanité dans un monde où le gouvernement et les machines sont tout-puissants », avait indiqué l'auteur.

Nous a paru en traduction anglaise en 1924. Une édition en russe a été publiée trois ans plus tard en Tchécoslovaquie, provoquant la persécution de son auteur. Zamiatine est décédé en 1937 à Paris.

Les mirages de la diversité

SUR LA PEAU DU DIABLE
Nicole Avril
Paris, Flammarion
1988, 291 pages

LETTRES FRANÇAISES

ODILE TREMBLAY

NICOLE AVRIL se grise de mouvement. Son dernier roman, *Sous la peau du diable*, fonce à bride abattue de New York à la Nouvelle-Orléans en passant par la France et le Nigeria. Toutes frontières confondues, cet auteur poursuit, à travers ses personnages, une quête frénétique et fort contemporaine du bonheur. Elle met en scène des héros qui s'étourdissent à chercher un ancrage, des êtres d'action aux prises avec les mirages de la diversité.

Figure centrale du roman, la belle Elvire, à la peau diaphane, est directrice du « French Movie Office » de New York. Astreinte à de perpétuels déplacements, elle réside la moitié de son temps dans une luxueuse limousine, sorte de boudoir mobile où défilent les grands noms du cinéma français avec qui elle ébauche en passant quelques intrigues. Le chauffeur de madame, lui, s'appelle Alas-

sane et a abandonné son Nigeria natal pour venir se fondre dans la faune de Manhattan. Éternel témoin du tourbillon qui emporte Elvire, il découvre le secret de sa patronne : liée par une attache indestructible à sa sœur handicapée demeurée en France, elle ne peut cultiver de relation stable avec qui que ce soit d'autre. Entre le noir Alasane et la blanche Elvire, une folle passion finira pourtant par naître et mourir.

Ce canevas noir et blanc aurait donné lieu à une pénétrante analyse de rapports humains douloureux; Nicole Avril sombre malheureusement trop souvent dans la facilité. Le chauffeur africain au grand cœur, la fantasque et magnifique Elvire projetant côté pile l'ombre d'une sœur immobile et muette; tous ces éléments dégagent un arrière-goût de roman rose qui agace parfois. *Sous la peau du diable* aborde, cependant, certains thèmes intéressants, tels les difficiles contacts d'un Africain avec le milieu noir américain ou le triste sort des handicapés en butte au rejet social; mais ces sujets auraient mérité d'être fouillés davantage. Ce livre, qui possède par son rythme et son style certaines qualités d'un bon roman d'action, pêche par manque de profondeur. Faute d'avoir été étroitement cernés — par quel cheminement Elvire a-t-elle été catapultée au poste qu'elle occupe ? mystère — les personnages s'enlisent dans la caricature et cessent d'être convaincants. *Sous la peau du diable* laisse le lecteur sur sa faim : il aurait bien aimé en apprendre davantage; l'approche trop superficielle du récit l'empêche d'être vraiment nourri.



Photo G. Popovic / Flammarion
NICOLE AVRIL.

tée au poste qu'elle occupe ? mystère — les personnages s'enlisent dans la caricature et cessent d'être convaincants. *Sous la peau du diable* laisse le lecteur sur sa faim : il aurait bien aimé en apprendre davantage; l'approche trop superficielle du récit l'empêche d'être vraiment nourri.

Mea culpa matérialiste

LES MASQUES

Régis Debray
Paris, Gallimard, 1988, 283 pages

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

DANS un remarquable essai intitulé *Le Scribe*, publié en 1980, Régis Debray interrogeait « ce petit sphynx discret — qui s'est appelé tour à tour scribe, aède, sophiste, clerc, lettré, intellectuel ». Dans *Les Masques*, c'est, en fin de compte, la même figure que l'essayiste examine, en s'attaquant — le mot n'est pas trop fort — à son propre personnage. Cette confession qui glisse — habilement — du cynisme à l'autoflagellation ne manque pas d'esprit mais l'exhibitionnisme agace de plus en plus au fil des pages et l'auteur frôle régulièrement la complaisance. Soit, Debray écrit bien, il écrit même très bien. Le problème, c'est qu'il ne dit pas grand-chose.

Le pari était risqué : mêler le privé au public, faire tomber tous les masques dont les médias l'ont affublé, se lancer dans un *mea culpa* bien catholique quand on est un matérialiste athée, c'est marcher sur une corde raide. Outrancier plus souvent qu'à son tour dans le passé, Debray veut s'expliquer sobrement, expliquer honnêtement, sincèrement, ce qu'il a vécu depuis un quart de siècle.

À l'origine de l'entreprise, une banale histoire sentimentale qui tourne au vinaigre et à cause de laquelle Debray se sent spolié de ses certitudes. C'est à partir de là, à cause de cet épisode amoureux « comme y en a cent par jour » qu'il va délinéer ses souvenirs pour essayer de voir plus clair dans sa vie. « J'ai acquis les gestes gourds du scaphandrier, quand on pèse une tonne et qu'on tâtonne au fond de soi comme un petit

garçon dans le noir », écrit-il.

Fatigué de tous les masques qu'on lui impose, l'auteur rédige un auto-portrait fort peu flatteur : « le Tintin de la rue d'Ulm », « petit maître de rechef en appétit d'influence », « Homais avaricieux et jobard », n'est, au fond, qu'un philosophe déplacé qui repique à l'entraînement militaire, un enfant prodige qui ne veut pas revoir sa famille, un amoureux marié dont la femme convole avec un autre : un faux faux-jeton dans une vraie situation fautive ». Il fait sien les pires diatribes que ses détracteurs ont pu lancer contre lui au fil des années et, comme si ça ne suffisait pas, il en rajoute.

Cependant, on n'échappe pas au *jet-set* quand on en fait partie depuis si longtemps. Lorsqu'il appelle sa maîtresse en pleurs, ce n'est pas d'un obscur appartement parisien mais « une semaine après son retour des Caraïbes, d'une cabine téléphonique à Francfort, où (il attend) un avion d'Air India miraculeusement en retard ». Et c'est lors d'un colloque à New Delhi à la mémoire d'Indira Gandhi qu'il méditera sur la trahison de la femme qu'il aime. ... Les con-

textualisations de ce type fourmillent. Je suis un idiot peut-être, mais pas n'importe quel idiot. ...

Quant aux femmes, qui sont toutes à ses pieds — il faut lire la scène où la pèvre Jane Fonda effondrée attend Régis à la porte de son appartement — elles lui donnent l'occasion de faire la preuve d'un joyeux anti-intellectualisme primaire enrobé de « vécu » : « Joan, Bianca ou Jane ont fait 10 fois plus, sans le savoir, pour saper mes convictions marxistes que la lecture de Soljenitsyne, Popper et Claude Lefort. » Dans le même esprit, il critiquera les mémoires d'Abellio : si ce dernier ne prend qu'une demi-page sur 300 pour parler de ses aventures féminines, c'est la preuve qu'il ne sait pas aller à l'essentiel : « L'alliage de l'immaturité affective et de la virtuosité cérébrale [...] a faussé plus d'un destin. »

Il reste surtout de ce livre d'admirables portraits — de Guevara, Fidel Castro, Allende, Simone Signoret, Mitterrand, Althusser (en jardinier !) — et certains tableaux remarquables (ceux du paysage chilien, entre autres). Pour le reste, Debray ne réussit pas à faire croire, malgré

Small is beautiful

LES MEILLEURES NOUVELLES DE L'ANNÉE 87
Paris, éditions Syros/
Alternatives, 1988, 216 pages

LA TERRE EST À NOUS
Annie Saumont
Paris, Ramsay, 1988, 202 pages

LE FEUILLETON

LISETTE MORIN

P OURQUOI un titre en anglais au feuillet de cette semaine ? Tout simplement parce qu'il y sera question de nouvelles. Et que ce genre littéraire est, ou plutôt était jusqu'à ces dernières années, une spécialité anglo-saxonne. Comme l'expliquait un jour le professeur Edmund Spenser, de l'Université de Harvard, en présentant un recueil des meilleures « short stories » de tous les temps, « each story is direct, dramatic, surprising, gripping in the intensity of its interest ».

Dans un texte d'introduction aux *Meilleures nouvelles de l'année 87*, Daniel Boulanger, orfèvre en la matière, affirme, pour sa part, que « la nouvelle est faite pour notre temps. On ne passe plus quatre heures à table, pour manger ou lire. Pressé depuis le réveil, on se jette au lit plus qu'on ne s'y couche », ajoutant que « la longue moyenne des nouvelles peut être parcourue avant que le sommeil ne vous emporte. Lire est un acte d'amour physique, et qui peut satisfaire en ne se prolongeant pas inconsidérément ».

Il arrive, toutefois, que certaines signatures, parmi les 18 que l'on retrouvera dans cet ouvrage, sont celles d'écrivains connus avant tout pour leurs romans. De Jean Vautrin (*La Vie ripolin*) à Marie Redonnet (la trilogie *Splendid Hotel, Forever Valley, Rose Mélie Rose*), en passant par Christine Barroche (*L'Hiver de beauté*) et Roland Topor (affichiste célèbre d'Amnistie internationale et auteur de *Four Roses*

for Lucienne), on s'étonnera de découvrir qu'elles et qu'ils sont aussi des auteurs de nouvelles. Ces courtes histoires ne furent pas toutes recueillies en livres, mais elles ont presque toutes été publiées dans les revues, les magazines. Quelques-unes furent même couronnées lors du Festival de la nouvelle de Saint-Quentin, créé par Martine Grelle, une bibliothécaire locale. Festival dont on annonce la quatrième édition pour les 18 au 23 avril prochain.

C'est l'évidence même : on peut difficilement résumer le court récit qu'est la nouvelle. Un roman en raccourci et non pas un condensé de roman comme s'en est fait une spécialité le *Reader's Digest*. Il vaut beaucoup mieux vous recommander de lire toutes ces très brèves nouvelles, sélectionnées avec goût et compétence par des spécialistes et dont Christine Ferniot, leur présentatrice, assure qu'« elles témoignent d'un mouvement et offrent le bonheur d'une lecture inédite, panorama idéal d'une création qui bouillonne ».

Mise en appétit par « Papa perdu », d'Annie Saumont, confession d'une presque réjouissante cruauté, j'ai voulu lire d'autres nouvelles de cet auteur extrêmement doué pour l'histoire brève. Qui en est même à son septième recueil et qui avait obtenu la bourse Goncourt de la nouvelle, en 1981, pour *Quelquefois dans les cérémonies*.

★ ★ ★

On pouvait sans doute le prévoir : on ne traduit pas impunément John Fowles, Nadine Gordimer, Robert Silverberg; on n'a pas offert une superbe et nouvelle traduction aux premiers lecteurs français de *L'Attaque-cœur*, de Salinger, sans... attraper soi-même le virus du style direct, ramassé, du texte court et souvent dramatique.

La Terre est à nous, qui s'ouvre sur « Papa perdu », citée plus haut puisque cette nouvelle fait partie du recueil des *Meilleures nouvelles de 87*, est une grande réussite. On ne saurait dire laquelle de ces

16 nouvelles est la plus poignante, celle qui vous hantera le plus longtemps dans ces rêveries qui prolongent l'émotion d'une bonne lecture, si courte soit-elle.

C'est « Dans une écharpe blanche » que la petite Josette, qui a 18 ans, et qui fut mal aimée depuis sa naissance, enveloppe le bébé dont ne veut pas Fabien, son premier et seul amour, avant de le bercer une dernière fois. « Tu es blotti contre moi, paisible, confiant, dérisoire. Je vais te tuer. »

La suite se déroule dans un hôpital psychiatrique où, « recroquevillée enveloppée dans l'écharpe blanche », la pauvre jeune mère pleure son enfant, bien qu'on la console en lui affirmant que « dans quelques dizaines d'années les hommes ne trouveraient plus place sur leur terre déjà encombrée si on y laissait grouiller tout ce qui naît de par le monde de petits chats, de petits chiens... »

N'allez pas déduire de ce qui précède que le recueil d'Annie Saumont n'est fait que d'histoires tristes et même cafardeuses. « La terre est à Edmonde », une histoire d'héritage qui finit bien; « Rencontre », amusant quiproquo d'une demoiselle âgée qui recherche l'âme sœur, qui fantasme sur un voisin et qui l'imagine de son âge et bien... conservé, de préférence, et qui se retrouve devant un beau et jeune sportif; mais, surtout, « Samedi matin au café du Commerce », où l'on voit un gamin refaire l'histoire d'Ulysse, de Pénélope et même de Nausicaa, se prenant pour Télémaque et racontant sa version à Émile, un clochard qui vit dans un placard : voilà de quoi vous réjouir et même vous payer une pinte de bon sang.

Et si le « Samedi matin » ne vous paraît pas suffisant, revenez au « Jeudi matin », toujours au café du Commerce. Pour admirer davantage, si c'est possible, l'habileté de cet auteur de nouvelles et son art du suspense. Daniel Boulanger a bien raison : « La nouvelle est le confessionnal, le roman l'église. L'une entend les fautes, l'autre les grâces, de demande ou merci. L'une est un petit rien unique. L'autre l'ensemble. Mais l'arbre de la nouvelle ne cache pas la forêt; il la pressent et dénonce l'essence qui domine. »

Offrez-vous un passage au « confessionnal ». Le confesseur en vaut la peine !

toute sa sincérité, à cette image de brave anachorète touché par les vicissitudes de la vie. Un masque de plus.

NOUVEAUTÉS THÉÂTRE



TIENS TES RÊVES
de Sylvain Hétu, Jean Lessard et Sylvie Provost
Cette pièce aborde, avec beaucoup de simplicité, de délicatesse et d'humour, le thème de la sexualité chez les adolescents. Comment ceux-ci réagissent-ils face à leur première relation sexuelle? Cette pièce a mérité le Prix de la meilleure production «jeunes publics» 1986-1987.
102 pages — 9,95 \$

LA DÉPOSITION
de Hélène Pedneault

Cette pièce se présente comme une histoire policière: une femme est accusée d'avoir tué sa mère sur son lit d'hôpital. S'ensuit un chassé-croisé entre l'inspecteur de police et l'accusée. Est-elle vraiment coupable et pour quelles raisons aurait-elle tué? Un grand moment de théâtre!
110 pages — 9,95 \$



LES FANTÔMES DE MARTIN
de Gilbert Turp
Cette pièce met en scène un jeune homme de vingt ans qui veut changer le monde, comme on le veut tous quand on a vingt ans. *Les fantômes de Martin*, c'est un cri de désespoir qu'on pousse quand toutes les avenues sont bloquées.
116 pages — 9,95 \$

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 5 mars de 14h à 16h

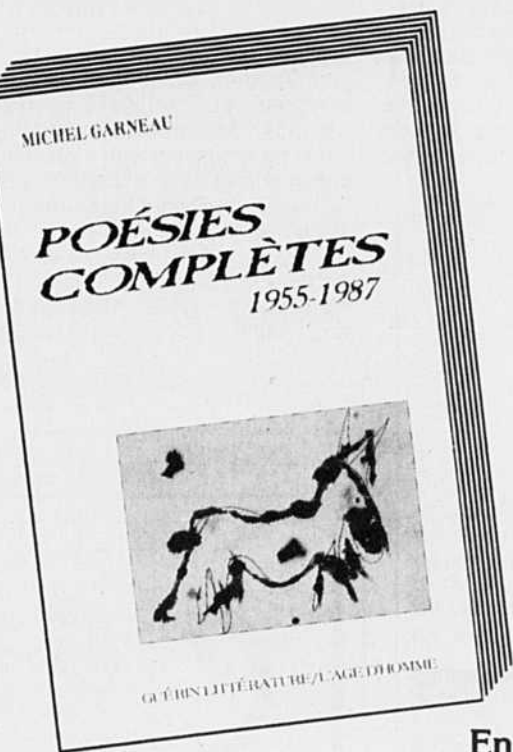
FRANCINE NOËL
Myriam Première
vib éditeur

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h30

de 9 à 9
363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

MICHEL GARNEAU POÉSIES COMPLÈTES 1955-1987



L'âme du Québec
révélée dans une
somme poétique unique

Nous rendant complices de ses émotions les plus secrètes, Garneau nous invite à partager ses expériences de vie les plus diversifiées.

772 pages 30\$

En coédition

GUÉRIN LITTÉRATURE / L'AGE D'HOMME
Montréal / Lausanne

Distributeur exclusif: Québec Livres

vient de paraître

Dr SERGE MONGEAU
MARIE CLAUDE ROY L. Ph.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DES MÉDICAMENTS

ÉDITION
REVUE ET
AUGMENTÉE



- Un répertoire complet des médicaments à la portée de tous.
- Un livre de référence pratique qui évitera bien des maux et accidents reliés à une mauvaise utilisation des médicaments.
- Un guide de santé pour tous les membres de la famille.
- Des renseignements sur plus de 1000 médicaments prescrits ou en vente libre.

AUX ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

LITTÉRATURE
JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

Dix petits orteils, texte d'Anne-Marie Chapouton, images de Marie-Anne Diderjean, Paris, Flammarion, coll. « Père Castor ».

LES PÉRÉGRINATIONS quotidiennes de dix petits personnages coquins et coquets : trottements et galopades, flâneries aux quatre vents et barbotages. De simples orteils ? Que non ! De joyeux drilles, de fidèles compagnons, complices de mille fantaisies. Et si, au fil des pages, les tout-petits apprennent à les compter, ils retiennent avant tout des idées pour s'amuser.

L'Avion de Julie, de Robert Munsch et Michael Martchenko, Montréal, La Courte Échelle.

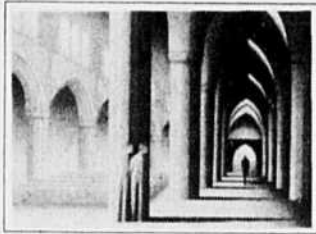
UN PEU moins fou que d'autres récits du célèbre tandem mais le charme opère toujours. La pauvre Julie se perd dans un aéroport, cherche son père jusque dans une cabine de pilotage, en profite pour pitonner un peu, et se réveille en plein ciel alors que, quelque part dans une tour de contrôle, des adultes s'affolent. L'avion s'écrase en mille morceaux mais Julie s'en tire indemne. L'incident permet à l'héroïne de retrouver son père et de décider du métier qu'elle exercera un jour. Devinez...

Biboundissimo, texte et illustrations de Michel Gray, Paris, L'École des loisirs.

LES LIVRES d'images ont souvent engendré des personnages enfants cachés sous les traits d'animaux banals : lapins roses et gentils petits minous. De plus en plus, auteurs et illustrateurs démantibulent ces pauvres types pour dessiner une folle ménagerie où les loups ont parfois peur de tout et les éléphants ne sont pas juste encombrants. Bibound, l'enfant pingouin sur sa banquette, n'est pas seulement original; il porte surtout, et merveilleusement bien, les peurs, les peines, les désirs profonds et les hantises courantes des enfants. Un album drôle, inventif, tendre et fou.

L'AFFAIRE LÉANDRE

et autres nouvelles policières

DENIS CÔTÉ
PAUL DE GROSBOIS
RÉJEAN FLAMONDON
DANIEL SERNINE
ROBERT SOULIÈRES

collection conquêtes

Bonne fête Madeleine ! de Michel Aubin, illustré par Héléne Despuiteux, Montréal, Boréal Jeunesse.

ENTRE ses idées de grandeur et une réalité plus prosaïque, Madeleine attend fébrilement le jour de son anniversaire de naissance. Le poids des rêves risque de faire chavirer la réalité alors que le banquet imaginé cède la place à un simple repas de famille. Qu'à cela ne tienne, le gala tant espéré se déguise en fête de quartier, au parc, dehors, l'hiver, avec des centaines de millions d'amis — ou presque — autour d'un gâteau de crème glacée. Des images superlatives, un texte exclamatif, un album emballant.

Cinq histoires pour avoir peur, Paris, Gallimard, coll. « Folio benjamin ».

LA PLUS HORRIBLE anthologie qui soit : cinq des plus monstrueux récits publiés à l'intention des enfants au cours des 20 dernières années. « Il y a un cauchemar dans mon placard », de Mercer Mayer, l'histoire d'une épouvantable créature cachée pour vrai dans un placard; « Le garçon qui criait au loup », une relecture signée Tony Ross du célèbre conte d'avertissement; « Bernard et le monstre », de David McKee, un conte d'avertissement, moderne cette fois et à l'usage des parents; « Bizarros », d'Allan et Janet Alberg, les facettes nocturnes d'une famille de squelettes; et « L'énorme crocodile », la folle équipée d'un gros croco en quête d'un petit garçon juteux.

Des trésors de papiers, de Laurence Model, illustré par Georges Lemoine, Paris, Gallimard, 59 pages, coll. « Plages/découvertes ».

DANS UNE COLLECTION de bouquins malins ayant pour consigne : défense de s'ennuyer ! Plus d'excuses puisqu'il suffit d'un ciseau et quelques bouts de papier. Des sages confections du



genre éventaillés et guirlandes, aux impertinentes bombes à eau qui éclatent sur la tête des gens, en passant par une multitude de cerfs-volants, de planeurs, de fusées et d'avions supersoniques. Du moins au plus difficile, toujours bien expliqué.

Petit Poil, d'Irina Korschunow, illustré par Reinhard Michl et traduit de l'allemand par Myriam Bouveris, Paris, L'École des loisirs, 78 pages, coll. « Mouche de poche ».

UNE FÉERIE à la Tolkien écrite à l'intention des enfants. Un drôle de petit bonhomme poilu quitte sa mère pour s'enfoncer dans la forêt et découvrir, derrière le « grand portail vert », le monde secret des elfes qui, eux, ne volent pas seulement en rêve. Tout y est : intrusion du merveilleux dans le réel, thématiques propres à l'enfance, suspense, aventure, amour, fantaisie. Le tout emmitouflé dans un de ces récits initiatiques qui invitent les tout-petits à grandir, comme disaient nos grands-mères, « en sagesse et en grâce ».

On m'appelle Tamanoir, de Christine Nöstlinger, traduit de l'allemand par Geneviève Granier, Paris, L'École des loisirs, 180 pages, coll. « Médium ».

THESI ne mange pas de fourmis mais elle a hérité du tamanoir un nez pointu et un menton fuyant. Et comme deux tares ne viennent jamais sans une troisième, la fillette fait partie de ces élèves brillantes, chouchoutées par les profs. Ajoutez à cela une sœur aînée belle comme une actrice et des parents bourrés de défauts. Pour compenser un peu, Christine Nöstlinger offre à son héroïne une grand-mère délicieusement excentrique et merveilleusement compréhensive et un prétendant sur mesure. Tous ces ingrédients composent un judicieux mélange d'humour et d'émotions.

Le Double dans la neige, de Diane Turcotte, Montréal, éditions Paulines, 103 pages, coll. « Jeunesse pop ».

UN ROMAN d'aventure dans la plus pure tradition du genre. De jeunes personnages profitent d'un congé scolaire pour tomber sur un complot, débrouiller le mystère et livrer les bandits aux policiers avant de reprendre leur petite vie ordinaire là où ils l'avaient laissée jusqu'à ce qu'un nouveau malfaiteur se montre le bout du nez. Depuis quelques années, les auteurs offrent, en prime, une situation éducative; ici, un des personnages est handicapé mental, et « ni ange ni démon », apprendront les lecteurs. Bien fait et, sans prétention.

L'affaire Léandre et autres nouvelles policières, Montréal, Pierre Tisseyre, 180 pages, collection « Conquêtes ».

PEU DE RATÉS dans cette anthologie de nouvelles policières pour adolescents, un genre de plus en plus à la mode. Robert Soulières reprend deux personnages de *Casse-tête chinois* (prix du Conseil des arts 85) dans un court récit admirablement construit : « J'aurai ta peau mon salut ! ». Denis Côté et Daniel Sernine, connus surtout du côté de la science-fiction et du fantastique, livrent deux belles surprises : « Kidnapping » et « L'affaire Léandre ». Moins convainquants, les récits de Paul de Grosbois et Réjean Flamondon, « Cher oncle Philippe » et « Robin des banques », ne manquent pourtant pas de piquant.

Personne ne peut changer sa famille, Louise Fitzhugh, Paris, Gallimard, 249 pages, coll. « Page blanche ».

STL EST vrai que les livres pour enfants trahissent les systèmes de valeurs d'une société et, plus spécifiquement, sa relation à l'enfance et à l'adolescence, le roman de Fitzhugh lance un grand saut-qui-peut ! Le message est clair : les adolescents ont raison, les adultes ont tort, les premiers ne peuvent changer les deuxièmes mais il existe quelques trucs pour survivre. Le pire dans tout ça ? Le roman est excellent !

Les arts visuels en pages

Simone et Fernand, Paul et Vincent

L'ART DE LA SALLE DE BAINS

Michel Rachline
Evreux, Jacob Delafon/
Olivier Urban, 1987, 96 pages

RIEN QU'UN SAC DE PEAU

Le zen et l'art de Hakuin
Kazuaki Tanahashi
traduit du japonais
par Evelyn de Smedt
et Vincent Bardet,
en collaboration avec Yvon Bec
Paris, Albin Michel
1987, 154 pages

VAN GOGH

Le soleil en face
Pascal Bonafoux
Paris, Découvertes Gallimard
1987, 176 pagesLA VIE PRODIGIEUSE
DE GAUGUINMaurice Malingue
Paris, Buchet/Chastel, 313 pages

LÉTTRES À SIMONE

Fernand Léger
préface de Maurice Jardot
Zurich, éditions d'art Albert Skira,
Musée national d'art moderne,
centre Georges-Pompidou
1987, 287 pages

CLAIRE GRAVEL

TITRE en lettres d'or sur une reliure de toile bleue, *L'Art de la salle de bains* est l'un de ces petits livres superficiels et luxueux, remplis d'anecdotes, de jolies reproductions d'œuvres d'art et de photographies d'acteurs de cinéma dans leur bain. En fait, il est le fruit du travail d'éditeurs et d'industriels afin de créer enfin une culture économique et scientifique en parallèle à la culture générale si chère aux Français : en montrant moult salles de bains principales, signées Jacob Delafon. Si les extraits « pris dans la littérature » sont assez faibles, on a droit, par contre, à une prose élégiaque à la robinetterie.

Sous le titre étrange *Rien qu'un sac de peau*, l'écrivain américain Kazuaki Tanahashi présente les textes et les calligraphies du maître zen Hakuin qui a vécu de 1685 à 1768 au Japon. Ce livre a de quoi surprendre : les encres semblent caricaturales, maladroites, les textes chargés de métaphores incompréhensi-

bles. Beaucoup de peintures d'Hakuin reposent sur des *koan*, qui, dans le zen, font référence à une histoire exemplaire employée par un maître pour encourager un étudiant à expérimenter la réalité directement. Hakuin est ironique, souvent absurde : il s'agit de dépasser la dualité entre le spectateur et l'objet perçu. Quand à ses images, plutôt grossières, ce qui nous les rend « modernes », Tanahashi les analyse de façon remarquable : « Hakuin... n'évitait pas la laideur, mais la pénétrait ».

Van Gogh, le soleil en face a une qualité rare : les illustrations d'œuvres empiètent sur le texte, les rapports sont directs, lumineux, fascinants. Bonafoux s'attache à décrire la folie qui s'empare de l'artiste. Des citations issues des 668 lettres adressées à son frère Théo constellent le livre : Vincent y discute de peinture avec beaucoup de cœur, et on le voit attentif à sa folie même, dont il a le sentiment qu'elle est nécessaire à son œuvre. Il « monte au jaune » avec des abus d'absinthe et de café : sa dernière lettre, inachevée, est poignante de désespoir : «... Eh bien, mon travail à moi, j'y risque ma vie, et ma raison y a sombré à moitié... ».

Autre livre construit à coups de citations, *La Vie prodigieuse de Gauguin* est fastidieux. Chaque nouveau personnage a droit à sa biographie qui nous égare sans cesse. Une hémorragie de détails « croustillants » et écrits dans le ton d'une certaine littérature française et catholique des années 50 — misogynie en plus — masque mal la minceur de l'intérêt porté aux œuvres, dont seulement deux tableaux sont reproduits ! Malingue se contente d'énumérer les titres des œuvres, de décrire les mœurs de tout un chacun, en commençant par celles de la grand-mère de Gauguin, Flora Tristan, d'accumuler les actes notariés et, bien sûr, les lettres; il ne craint pas, dans les chapitres qui suivent la mort du « koke », prolonger notre agonie d'une vingtaine de pages de ragots supplémentaires.

Simone Herman a sans doute été le plus grand amour de Fernand Léger.



PAUL GAUGUIN, autoportrait à Charles Morice, 1891.

Quand il la rencontre, en 1931, il a 50 ans, elle en a 26. Il l'aimera avec dévotion, avec ferveur. Cette petite bourgeoise qu'il appellera « mon bijou » le subjuguera. Mais Simone lui préférera trop souvent le cocon familial, les gâteries de sa mère. Pendant huit ans, le peintre empressé lui envoie ces lettres émuantes où il n'en finit pas de la célébrer corps et âme; il écrit dans une langue simple, « comme on parle », émaille ses feuillets de dessins, de drôleries. On le sent pénétré de cet amour qui l'accompagne partout, qui rend ses vacances si longues parce qu'il en est séparé.

Léger raconte tout ce qu'il vit

mais sa passion s'exprime avec une pudeur qui donne lieu à des descriptions métaphoriques délicieuses. « L'ours » s'intéresse à tout ce qui entoure son Bijou : jusqu'à son numéro de téléphone qu'il commente d'une façon inénarrable : « D'abord qui c'est ça Botzaris — Au moins moi Danton c'est clair ça gueule c'est oratoire et téléphonique ».

Et puis, un jour, devant les éternels atermoiements, les rendez-vous manqués, une Simone angoissée par la santé de sa mère, le ton devient désinvolte. Léger ne raconte plus que des banalités : soudainement, c'est lui qui n'est plus là. Un très beau livre.

« Découvertes Gallimard » :
lire comme on va au cinéma

MARIE-CLAIRE GIRARD

LA COLLECTION « Découvertes Gallimard » existe depuis un an. Avec 28 titres parus, cette série se veut une véritable encyclopédie de poche tout en couleurs, avec la clarté des manuels scolaires mais sans le côté austère et didactique généralement rebutant qu'on retrouve chez ces derniers.

Les illustrations complètent le texte et le lecteur qui ouvre un de ces volumes ne peut qu'être attiré par une légende ou une image propres à frapper son imagination : les livres des « Découvertes Gallimard » se lisent comme on va au cinéma. Comme un film documentaire se déroulant devant le spectateur, sans temps mort, conçu de façon à résonner comme de grands coups de cym-

bales aux tympans modernes.

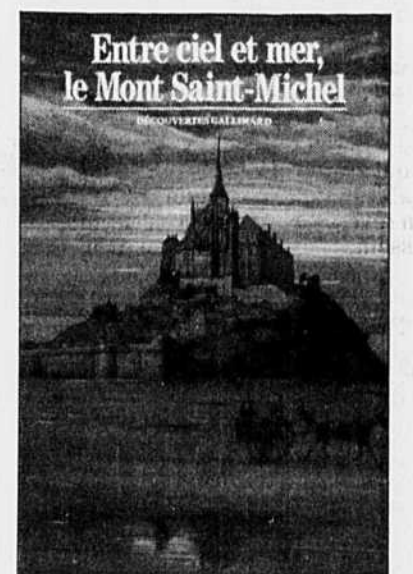
Les « Découvertes Gallimard » visent donc à rendre accessibles des thèmes précis (les fossiles, l'astronomie), des personnages qui ont marqué leur époque (Alexandre le Grand, Michel de Montaigne, André Malraux), des événements historiques (les soulèvements en Vendée, la conquête de l'Ouest), ou des lieux chargés d'histoire (le mont Saint-Michel, la péninsule du Yucatan).

La collection fait appel à des spécialistes dans tous les domaines qui ont, entre autres mandats, de communiquer leur savoir de façon précise et concise mais sans sacrifier en rien à la facilité. Le style limpide contribue à l'attrait qu'exercent ces petits livres qui se détaillent entre \$ 16 et \$ 20, imprimés sur papier glacé, résistants, faits pour être manipulés et consultés.

Parmi les récentes parutions, mentionnons *Entre ciel et terre, le mont Saint-Michel*, de Jean-Paul Brighelli (un homme du Midi séduit par les brumes normandes, nous dit-on), qui, en quelque 180 pages, allie lyrisme et observation scientifique, rigueur historique et charme des légendes.

On y apprend, entre autres, que la tradition fixe au 16 octobre 708 la consécration du sanctuaire au sommet du mont Tombe, en Normandie. Plus ancien que Pépin le Bref et Charlemagne, le mont Saint-Michel est aussi la superposition de différents types architecturaux qui se croisent sans se heurter. Sous l'Empire, le mont Saint-Michel devient une prison et, pendant 47 ans, 14 000 détenus y transitent ou y meurent. Un peintre insurgé, qui y est emprisonné en 1832, s'en évadait et servait de modèle à Alexandre Dumas pour le comte de Monte-Cristo.

Dans la même veine, *Les Cités perdues des Mayas*, de Claude-François Baudet, nous propose également un voyage. L'effondrement de la ci-



vilisation classique maya est survenu au IXe siècle, moment où la plus grande partie des villes est retournée à la forêt tropicale. Pendant des centaines d'années, les ruines de ces cités, cachées dans la forêt, demeurent insoupçonnées : leur découverte ne commencera vraiment qu'à la fin du XVIIIe siècle pour se poursuivre jusqu'à nos jours.

Des photographies absolument étonnantes transmettent l'impression d'immense solitude mêlée de tristesse qui se dégage de ces ensembles monumentaux.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ASTROLOGIE SANS
MAQUILLAGE

Martial Bessette

* 256 pages * 15,95\$

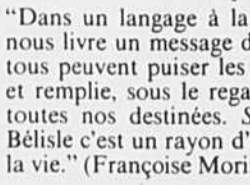


Ayant étudié et pratiqué l'astrologie pendant nombre d'années, Martial Bessette connaît tous les fards et tous les secrets de cette « science des astres ». Son ouvrage donne des réponses précises aux multiples questions que soulève l'astrologie; il dévoile aux lecteurs la nature véritable de cet art antique: son origine, ses procédés, ses faillites et ses illusions...

SAISONS D'ESPÉRANCE

Ève Bélisle

* 136 pages * 10\$



« Dans un langage à la portée de tous, l'auteur nous livre un message de joie, d'espoir, de foi, où tous peuvent puiser les principes d'une vie active et remplie, sous le regard de Celui qui préside à toutes nos destinées. *Saisons d'espérance* d'Ève Bélisle c'est un rayon d'espoir qui nous guide vers la vie. » (Françoise Morin)

LA LUMIÈRE DANS
MA NUIT

Charles Thébault

* 120 pages * 12\$

La lumière dans ma nuit présente une réflexion humaine et chrétienne d'un homme confronté à la mort; une réflexion qui plonge ses racines dans la souffrance et s'épanouit dans l'espérance. Le livre est rehaussé de 4 illustrations en couleurs.

En vente chez votre librairie habituel

ÉDITIONS
PAULINES3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC, H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

PHILOSOPHER

UNE PUBLICATION DE:
PHILOSOPHIE AU COLLÈGE
ASSOCIATION DES PROFESSEURS
DE PHILOSOPHIE DU QUÉBEC DE
NIVEAU COLLÉGIALREVUE SEMESTRIELLE
CASE POSTALE 515,
SUCCURSALE BOURASSA
MONTRÉAL (QUÉBEC)
H2C 3G8ABONNEMENT UN AN,
DEUX NUMÉROS, 15\$
DISTRIBUÉ EN LIBRAIRIE PAR:
DIFFUSION PARALLÈLE/PROLOGUE

DENIS FORTIN

RICHES
CONTRE
PAUVRES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

RICHES contre
PAUVRES

« Les mieux nantis, entreprises et hauts salariés, coûtent considérablement plus cher à la collectivité et au trésor public que les plus démunis. »

Coût: 15\$

En vente

Aux Éditions Autogestionnaires Enr. Québec,
École de Service Social
Université Laval
Québec, QC G1K 7P4

Et au Centre de Documentation de la CEQ
C.P. 5800,
2336 Chemin Sainte-Foy
Sainte-Foy, QC G1V 4E5

avec l'appui de la

Centre de l'enseignement
du Québec

Les sépharades parmi nous

JUIFS MAROCAINS À MONTRÉAL
Témoignage
d'une immigration moderne
Marie Berdugo-Cohen, Yolande Cohen et Joseph Lévy
Montréal, VLB éditeur
1987, 209 pages

PIERRE ANCTIL

LE QUÉBEC a connu plusieurs vagues d'immigrants en ce siècle, et souvent bien différentes les unes des autres, tant sur le plan de la culture que de la langue d'origine. Peu, cependant, ont autant frappé l'imaginaire des citoyens de vieille souche que celle composée des juifs sépharades, venus du Maroc entre 1956 et la fin des années 60. S'agissant des juifs, nos gens avaient acquis le réflexe de les considérer comme des anglophiles invétérés, ou se complaisaient à les camper sous les traits du boutiquier de bas étage, image qu'un folklore encore bien tenace avait transmise au cours des années jusqu'à nous.

À la suite des aléas des grands mouvements migratoires, le Québec, à l'aube de la Révolution tranquille, n'avait été jusque-là une terre d'accueil que pour un seul des grands rameaux de la judéité, soit l'ashkénaze. De surtout yiddishophone et est-européenne, la masse de ces premiers arrivés glissait imperceptiblement, depuis le début du 20^e siècle, dans l'orbite de la communauté anglo-saxonne montréalaise, fréquentait les écoles protestantes et s'installait dans les quartiers les plus à l'ouest de la ville. Arrivés de Russie, de Pologne et de Roumanie, il avait semblé tout naturel à ces nouveaux venus de faire comme tous les immigrants de l'époque et d'apprendre d'abord la langue du commerce et des affaires.

Contrairement à leurs prédécesseurs ashkénazes, les sépharades entrent au pays au moment du grand dégel, précisément quand le Québec

de la majorité brisait avec son passé religieux à sens unique et rompait avec sa tradition de confiner les immigrants au secteur anglo-protestant. Juifs, les sépharades purent ainsi circuler dans toutes les couches de la communauté francophone et s'y intégrer sans trop de mal, comme jamais il n'avait été possible aux ashkénazes dans le Québec de l'avant-guerre. L'heure de la rencontre entre les juifs nord-africains et la masse de leurs nouveaux concitoyens québécois venait de sonner et, dans ce face-à-face, la mieux préparée des deux parties ne fut pas celle qui représentait la majorité démographique.

Pour toutes ces raisons particulières, qui entourèrent longtemps d'un aura de mystère l'arrivée des sépharades marocains, le livre de Marie Berdugo-Cohen, Yolande Cohen et Joseph Lévy viendra combler un vide béant dans le monde de l'édition québécoise.

Juifs marocains à Montréal possède bien des atouts pour faire la conquête du public québécois, dont le moindre n'est pas qu'il est écrit dans une langue limpide, précise et claire, dans la plus pure tradition de francophilie sépharade. On chercherait en vain dans ce livre une phrase superflue, une expression incongrue, voire un mot qui dénoterait une hésitation de sens, un flottement grammatical. Les trois auteurs se sont limités fort judicieusement à six instantanés d'histoire orale, représentant le cheminement de trois générations différentes de juifs marocains et dont on devine que la première a été élevée au Maroc et a surtout connu l'univers du *mellah*. Chacun de ces textes, taillé sur mesure pour rendre compte chaque fois de la vie d'une personne, regorge de vie et palpite de toute une suite d'événements, parfois fort cocasses et intrigants et qui invariablement nous mènent au grand moment du départ et de l'intégration parfois ardue au milieu montréalais. Chaque fois, le plai-

sir de lire est au rendez-vous et ces récits de vie nous filent entre les doigts tant le dénouement de ces destins nous semble imprévisible.

Le livre de Berdugo-Cohen, Cohen et Lévy est fort attachant aussi à cause de l'usage judicieux que les auteurs ont fait du judéo-arabe, langue parlée par les juifs sépharades dans l'intimité de leur vie quotidienne, et véhicule dans lequel ont été rédigés à l'origine les récits de vie recueillis auprès des plus âgés. *Kholile*, l'ouvrage ne suffoque pas sous le poids de l'étrangeté du judéo-arabe, et seuls les mots et les expressions tout à fait spécifiques aux pratiques religieuses et culturelles juives d'Afrique du Nord ont été conservés. Je crains, cependant, que les auteurs aient surestimé la connaissance que les Québécois de vieille souche ont du judaïsme, et les explications fournies dans le glossaire m'ont paru nettement insuffisantes, surtout dans le cas de fêtes religieuses et de coutumes qui n'ont pas leur équivalent dans le christianisme, et ne manqueront pas d'apparaître obscures à des esprits formés à l'école des humanités gréco-romaines.

Je ne saurais finalement passer sous silence l'excellente présentation que proposent nos trois auteurs, et qui, à elle seule, vaut le déplacement. Sans cette mise en contexte, sans cette introduction à l'histoire des juifs du Maroc, les récits de vie paraîtraient peut-être déroutants au non-initié, et il faut savoir reconnaître que Berdugo-Cohen, Cohen et Lévy ont peut-être surmonté l'obstacle le plus évident à la pleine réalisation de leur projet. En fait, cette présentation pose des questions clés fort délicates quant au processus d'intégration de la communauté sépharade au milieu montréalais, et répond en partie à cette difficile question du refus par ces gens de l'établissement en Israël ou en France, deux pays où tant de leurs coreligionnaires et compatriotes marocains se sont installés.



Seigneur entre deux thèses

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DU RÉGIME SEIGNEURIAL CANADIEN
Sylvie Dépatie, Mario Lalancette et Christian Dessureault
préface de Jean-Pierre Wallot
Montréal, Hurtubise/HMH
« Cahiers du Québec/Histoire » 1987

SERGE COURVILLE
de l'Université Laval

IL N'EST pas facile de faire d'une thèse un livre capable de soutenir l'intérêt du lecteur. C'est ce défi qu'ont voulu relever trois jeunes historiens, en profitant de leurs mémoires de maîtrise pour réaliser un petit collectif sur le régime seigneurial canadien. Leur travail est fondé sur l'observation de trois fiefs ecclésiastiques, ceux de l'île Jésus (Sylvie Dépatie), de l'île aux Coudres (Mario Lalancette), et du lac des Deux-Montagnes (Christian Dessureault), dont les revenus sont analysés pour des périodes de temps variables allant, en gros, de la fin du 17^e siècle au début du 19^e.

Prenant le contre-pied des thèses qui ont vu cette institution comme un cadre de colonisation et de peuplement étroitement surveillé par l'État, un système d'entraide sociale fondé sur des droits et des devoirs réciproques qui serait même devenu, selon Maurice Séguin, « le bouclier de la nation canadienne », les auteurs placent à l'avant-scène les rapports d'exploitation inhérents à la nature même de la seigneurie qu'ils présentent comme une entreprise demeurée féodale, dont les caractères fondamentaux se seraient maintenus dans le temps, et dont les modalités de fonctionnement auraient été davantage déterminées par les condi-

tions géo-économiques locales que par le statut ou la personnalité sociale ou ethnique de ses propriétaires. En un mot, la seigneurie, pour eux, fut surtout un système de prélèvement, fondé sur des privilèges séculaires, source d'inégalités sociales, et permettant au seigneur et à quelques groupes intermédiaires de fermiers ou de procureurs de retirer des profits sans même devoir intervenir dans le processus de production.

La grande qualité de ce livre est d'être très bien documenté : en n'observant que des fiefs ecclésiastiques, les auteurs se sont assurés de sources sûres et abondantes qui donnent un bon aperçu de l'histoire de ces fiefs et de la composition de leurs revenus.

D'autre part, malgré une introduction aux accents peut-être un peu plus tapageurs et quelques difficultés mineures de jumelage des trois monographies, l'exposé reste souple et de lecture agréable, bien illustré de tableaux et de cartes. Et, pour ceux que le vocabulaire rebute, il est aussi pourvu d'un lexique, sommaire mais utile.

Ce travail patient d'enquête historique constitue la dimension forte du livre, celle où les auteurs apportent le plus. L'autre, plus interprétative, est aussi plus fragile et n'aboutit pas vraiment à une vision neuve de la seigneurie. C'est que, sans être totalement privée de perspective, l'explication ne tient pas suffisamment compte du contexte, ni des caractères inhérents aux fiefs religieux.

Par exemple, s'il est vrai que la seigneurie fut une institution de type « féodal », il ne faut pas oublier que les fiefs ecclésiastiques furent peut-être plus susceptibles que d'autres d'en reproduire les traits, servant avant tout des fins religieuses qui

n'étaient pas celles des seigneuries laïques. Par ailleurs, si les exigences de la seigneurie furent contraignantes, elles le furent beaucoup plus dans les seigneuries laïques que dans les seigneuries religieuses où les terres étaient encore concédées, au 19^e siècle, à des taux très semblables à ceux du Régime français. Enfin, et même si la seigneurie reste une entreprise de prélèvement, elle entraîne aussi la mise en place d'équipements et d'infrastructures dont plusieurs servent le peuplement et la vie d'échange, sous forme de routes, de moulins (à farine, à scie, etc.), de ponts (même à péage) qui favorisent l'établissement rural et la vie de relation. Autrement dit, si l'on ne peut attribuer au seigneur des fonctions qu'il n'a pas, on ne peut non plus trop en banaliser le rôle.

Bref, si les monographies présentées restent un excellent témoignage d'une contextualité spécifique qui fut celle sans doute de bien des seigneuries, même parmi les propriétés laïques, elles nous montrent aussi les multiples facettes d'un problème dont la solution est loin d'être simple. Elles nous rappellent surtout qu'il n'y a pas un système d'explication mais plusieurs, et qu'entre les thèses formulées jusqu'à maintenant et celle-ci, il y a peut-être plus de complémentarité qu'il ne semble à première vue, chacune éclairant un aspect particulier mais constitutif d'une seule et même réalité.

Tout en souscrivant à cette nécessaire spécialisation des enquêtes, on peut se demander, finalement, si ce n'est pas dans l'harmonie des savoirs que résident les réponses ? Dans cette plénitude évoquée autrefois par Braudel, qui faisait de l'histoire une science carrefour, sensible au multiple ?

La nostalgie des années 60

CHRONIQUE DES ANNÉES SOIXANTE
Michel Winock
Paris, Seuil, coll. « XX^e siècle »
1987, 380 pages

YOLAND SENÉCAL

AIMEZ-VOUS les années 60 ? La plupart de nos lecteurs répondront « oui ». Ceux qui les ont vécues sont habitués par la nostalgie ; les autres en rêvent. Il n'y a pas là qu'un embellissement excessif d'un passé qui ne reviendra plus. Winock écrit : « Ce fut plus tard, quand la crise fut revenue, qu'on songea à ces années "glorieuses" comme à une décennie dorée, de même qu'il avait fallu attendre les lendemains de la Grande Guerre pour s'aviser qu'on avait vécu avant elle une "Belle Époque" » (p. 97).

Elles furent, en effet, très belles, ces « golden sixties » : la prospérité retrouvée, la détente, la vieille Angleterre qui donne le ton au monde avec sa musique ou sa mode, même

l'Eglise, avec Vatican II, secoue des traditions centenaires. Et puis, ce sont les premiers pas de la génération du « baby boom » : la révolte sur les campus, Woodstock, etc. Pour la première fois, l'homme marche sur la Lune. Tout semblait possible.

La nostalgie des années 60 affleure sans cesse dans les *Chroniques*... de Michel Winock. Elles furent d'abord publiées dans *Le Monde* pendant l'été 1986. Les éditions du Seuil ont eu l'heureuse idée de les réunir pour ce livre. Winock y a ajouté des introductions ainsi qu'une chronologie très complète.

Historien de calibre, spécialiste de la III^e République, Michel Winock ne nous donne pas ici un ouvrage désincarné : il a vécu les années 60. Intense.

Les sujets évoqués sont aussi très diversifiés. Qu'on en juge par ces quelques exemples : le phénomène Bardot, la campagne présidentielle de 1965, la guerre des Six Jours, la mort du « Che », l'émergence de la société dite de consommation, le « vive le Québec libre ! », sans comp-

ter les événements de mai 68. Aucun fait — de société, de culture, de politique internationale — n'échappe à Winock, même si on peut lui reprocher une trop grande concentration sur la France.

Ce n'est certes pas en quelques pages que l'on peut aborder à fond des phénomènes parfois très complexes. Mais l'auteur, dans un style vif et nerveux, fait preuve d'une grande capacité de synthèse ; surtout, il tente de rendre comment les événements relatés ont été vécus pendant les années 1960. On lit parfois ces *Chroniques* comme des nouvelles.

Tous comptes faits, la figure dominante de ces *Chroniques* est celle du général de Gaulle — figure du père, pourrions-nous dire. Depuis les événements d'Algérie, en passant par ceux de mai 68 et la vie internationale, jusqu'aux « deux morts du général » (politique puis physique), de Gaulle est incontournable. Significativement, la dernière « chronique » lui est consacrée. « ... peu d'hommes avaient marqué comme lui de leur empreinte notre histoire contemporaine », dit l'auteur, ajoutant, en ce qui concerne les Français : « Presque tous eurent le sentiment d'avoir été, au moins une fois dans leur vie, "grands" par cet homme-là » (p. 261).

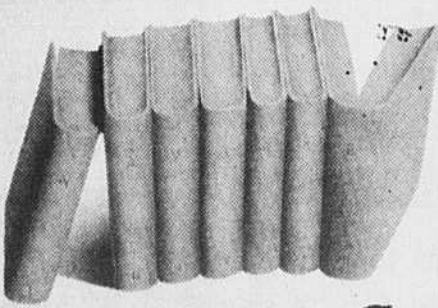
Que les amoureux des années 60, les nostalgiques ou les curieux de l'histoire se procurent vite les *Chroniques*... de Michel Winock.

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

VIENT DE PARAÎTRE

Aux Éditions Albin Michel

yves navarre



romans, un roman.

albin michel

Dans le style propre à Yves Navarre, sept romans qui se renvoient leurs échos et se fondent en une oeuvre unique.

Romans, un roman
695 pages — 34,95 \$

UN LIVRE FASCINANT QUI ENGBLE TOUS LES GENRES ROMANESQUES.

En vente chez votre fournisseur

L'ÉDUCATION GÉNÉRALE

EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES DU QUÉBEC

Ce magazine grand public est extrêmement intéressant à lire. Il fournit des informations concernant une foule de cours à suivre pour réussir sa vie ou exceller dans les affaires.

Plusieurs éducateurs s'en servent pour enseigner le français ou pour renseigner leurs élèves ou leurs étudiants sur les sujets les plus captivants de l'heure.

ANNONCEURS

Pour obtenir un exemplaire, une carte de tarifs ou plus d'information, appelez :
Mme Hélène Poirier
(514) 842-3481



VOUS LIREZ DANS LE NUMÉRO DE MARS:

- LE PRIX CHOMEDEY-DE-MAISONNEUVE À LORRAINE PAGÉ
- L'ÉDUCATION SEXUELLE MÉDIATISÉE
- L'ORDINATEUR AU SERVICE DE L'ÉLÈVE
- L'ÉTONNANTE HISTOIRE DES COOPÉRATIVES SCOLAIRES
- LE SIDA ET L'ÉDUCATION
- SAVOIR BIEN SE NOURRIR

Une histoire haïtienne faite de bruit et de fureur



Jean
ÉTHIER-BLAIS

▲ Les carnets

SI VOUS aimez la violence et le paroxysme, lisez ce livre. D'une certaine manière, il permet de comprendre ce qui se passe en Haïti, l'interminable succession de meurtres, d'emprisonnements arbitraires, de fuites à l'étranger, d'élections truquées; en un mot, la pagaille honteuse et généralisée. Et pourtant, dans *La Reine Soleil levée*, M. Gérard Étienne a écrit un chant d'amour et d'admiration à l'adresse de l'homme et, surtout, de la femme de son pays. On aura dû mal à oublier Mathilda, descendante des princes dahoméens, femme forte de l'Écriture et victime propitiatoire, qui s'offre au destin pour venger son mari et sauver son peuple. Nous sommes dans la capitale. Un quartier de pauvres. La ville, le pays, sont divisés en deux parties inégales. Les miséreux sont innombrables. Les riches, amis du régime et de son Grand Chef, sont une minorité infime, puissante, hautaine, sans scrupules. La haine, qui n'ose pas dire son nom, circule librement entre ces deux groupes et, si étrange que cela puisse paraître, crée entre eux une sorte de lien. Ils forment, à la limite, une vaste famille spirituelle, tous, riches et pauvres, soumis à l'arbitraire du pouvoir et à la crainte des esprits. La présence de ces derniers est si forte, dans ce livre, que j'hésite à parler d'eux, de crainte qu'ils n'interviennent dans ma propre vie. Pourtant, je me trouve à des milliers de kilomètres d'Haïti, je suis un homme vieillissant et sceptique, assis à sa table de travail, un habitué du dialogue entre la sensibilité et la raison. Comme il doit être facile, si l'on est l'héritier d'une tradition millénaire de sorcellerie, de succomber à la puissance des sorciers. On ne sait où, dans la civilisation haïtienne, commence le christianisme et où finit l'emprise du vaudou. Devant cette présence, les distinctions sociales sont abolies. Ne reste que l'instinct de puissance, qui ne se connaît pas de freins. Dans cette atmosphère, la foudre est partout. Il suffit

d'un incident pour que l'éclair strie le ciel. Le peuple vit de sa haine, les dirigeants de leur crainte que tout saute, que le pouvoir absolu leur échappe; ils tremblent aussi devant cette mort qu'ils infligent si volontiers aux autres. La hiérarchie est un carcan qui n'épargne personne. Au moindre soupçon de personnalité, le système vous écrase. Les médecins formés à l'étranger, qui refusent de se ranger, de se transformer en officiers, abominables bourreaux, sont arrêtés, torturés, fusillés. Ils cherchent refuge dans des ambassades étrangères; peut-être échapperont-ils à la mort. Rien n'est moins sûr, car le Grand Chef a horreur qu'on passe à l'étranger pour y ternir la réputation du régime. L'eau dans la marmite bout à gros bouillons et le couvercle est bien vissé. Il n'est pas surprenant que tout saute. À la violence, il n'y a qu'une réponse.

M. Gérard Étienne a mis son style au diapason de ce bruit et de cette fureur. C'est là la définition de la vie, dans Shakespeare: une histoire que raconte un idiot, faite de bruit et de fureur. Les phrases commencent souvent d'une façon abrupte. Peut-être pense-t-on ainsi, par à-coups, lorsqu'on est emporté par la passion. Les situations sont décrites avec brutalité. Sauf l'épisode des premières amours de Mathilda et de son mari, Jo, il n'y a dans *La Reine Soleil levée* aucun moment de détente, qui permette au lecteur de se refaire un visage où le calme soit présent. On lit ce livre en état de crispation, tant l'horreur est toujours au premier rang. Pourtant, n'est-ce pas une loi première de l'écriture que de ménager ses effets? M. Gérard Étienne pêche par excès de générosité. Il en a trop sur le cœur. Il a sans doute été le témoin de trop de scènes atroces. Il accumule les horreurs. Mais la sincérité de son ton amène le lecteur à se dire que ce qui lui paraît épouvantable dans le confort de son fauteuil est le pain quotidien de ces pauvres gens. Il n'est pas mauvais que nous soyons secoués, que notre conformisme soit battu en brèche par la vision d'une réalité qui nous paraît impossible dans son absurde cruauté. Les victimes du régime se battent les mains nues contre des miliciens sans pitié. Il n'est pas question de faire des exemples. Ce sont des quartiers entiers qui sont rasés à la canonade. On s'étonne qu'il reste des habitants dans cette capitale; qu'un Gérard Étienne ait réussi à survivre. Il y a donc quelque part un dieu de vérité, qui protège certains témoins afin que l'univers entende leur voix.

J'insiste sur l'atmosphère de ce roman parce qu'elle sert de toile de fond à la vie du remarquable personnage qu'est Mathilda. Nous savons qu'elle ressemble à une princesse dahoméenne. Elle est belle. Les puissants la désirent, mais Mathilda les ignore. Elle aime son mari, qui est portefaix. Jo est fort, un colosse doux. Chaque matin, il charge sa brouette et livre à ses clients ce qu'ils lui ont commandé. Peu importe le poids du chargement, Jo est toujours d'attaque. Bon pied, bon oeil Jo. Mathilda, de son côté, gère intelligemment une épicerie, un « dépanneur » minuscule. Une vie simple, à la limite de la pauvreté, assumée avec beaucoup de dignité. Jo et Mathilda savent ce qui se passe autour d'eux. Ils connaissent le régime, ses séides, ses crimes. Au-dessus d'eux, planent les mystères du vaudou, de ses pratiques magiques, de ses appels au christianisme. Mais Jo et Mathilda sont intelligents, ils veulent s'élever dans la vie. Leur fils, Jacques, se détache du commun. Ils sont tous trois le sel de la terre. On leur souhaite le bonheur, tout en sachant que cela est impossible.

Car comment échapperaient-ils à cet enfer? Un jour, Jo se retrouve paralysé. Aussitôt, intervient la présence du vaudou. Mathilda, en femme forte et intelligente, réagit contre tous les interdits. Elle amène son mari à l'hôpital. Mal leur en prend, ils se trouvent en face d'un général déguisé en médecin, vrai tortionnaire, que Mathilda insulte copieusement. Elle se place, ce faisant, parmi les ennemis du régime. Il faut courber le dos, ne rien dire. Tout autre comportement est suicidaire. M. Gérard Étienne suit à la trace l'évolution de son personnage. Jusqu'à ce que



Photo Guérin littérature

GÉRARD ÉTIENNE.

Jo revient à la maison, transformé en loque humaine, Mathilda s'est tenue un peu à l'écart de la vie politique. Dès qu'elle se trouve en face de l'injustice, elle réagit. On dira que c'est par intérêt personnel. Peut-être. Il n'en reste pas moins que le besoin d'agir, de ne pas abdiquer son humanité, s'installe en elle. Elle n'appartient pas à la race de ceux qui baissent pavillon. Elle mourra, bien sûr, dans des conditions atroces, au cours de l'une de ces boucheries dont le régime a le secret. Mais non sans avoir lutté jusqu'au bout. Devant l'ignorance et la cruauté des soi-disant médecins, Mathilda se tourne vers les charlatans. Je ne savais pas à quel point les Haïtiens étaient restés attachés à ces pratiques. Il semble qu'elles soient monnaie courante. On trouvera dans *La Reine Soleil levée* une scène longue, admirablement décrite, palpitante de vie et de frénésie, véritable pièce d'anthologie, consacrée aux rites vaudous. Les personnages entrent en scène l'un après l'autre et se gorgent de leurs danses, de cris, d'invectives, dans un climat de prodigieuse tension. Les spectateurs attendent le grand prêtre du rite. Guérira-t-il Jo, qui est à l'agonie? Non. M. Gérard Étienne fait revivre le drame de la foi diabolique dans toutes ses composantes. Mathilda intervient, toujours grandiose, se préparant au sacrifice suprême. Elle se venge, pure et droite, personnage d'épopée.

Voilà un beau roman, qui échappe aux critères habituels du genre. C'est plutôt une longue plainte sur le destin d'une nation. J'ai été frappé par le mépris avec lequel les personnages de M. Gérard Étienne se voient eux-mêmes. Ils réagissent à l'horreur par un fatalisme qui remonte à la nuit des temps, aggravé par cet automépris. La pauvreté est telle, les méthodes policières sont si efficaces que se crée un monde du silence, que rompent seules les scènes d'orgie à connotations religieuses. On voit clairement ici à quel point le régime utilise la superstition, instrument docile, pour dominer le peuple. On constate aussi comme il est facile d'acheter les gens, la nature humaine étant la même partout. La Rochefoucauld l'a dit. Heureusement, il y a une Mathilda qui, par-delà la mort, chante la vie. Et c'est elle qui, toujours, aura raison.

■ *** LA REINE SOLEIL LEVÉE**

Gérard Étienne
Montréal, Guérin littérature, 1988, 195 pages

Vamp

Suite de la page D-1

tre le privilège de régler la note. En se levant, apparemment dégoûté de notre peu d'entrain à apprendre les splendeurs gaéliques de sa terre maternelle, il lâcha un pet strident qui résonna comme une exclamation de cornemuse et, ayant ainsi marqué son mépris, sortit en écartant les bras; peut-être, pensai-je, se raconte-t-il une histoire de pêche à lui-même. Resté seul avec le musulman, j'écoutais, l'esprit ailleurs, me parler doucement des 40 enfants qu'il estimait avoir engendrés, disséminés aux quatre coins de la planète. Je m'inquiétais de mon déménagement, prévu pour dans deux jours. Jamais, depuis ma fuite de Saint-Hyacinthe pour les États-Unis quatre ans plus tôt, une telle pulsion d'urgence de quitter un lieu ne m'avait turbo-compressé les os. Nous étions lundi et je ne devais compter que sur moi-même: louer un camion, faire brancher le téléphone, ce genre de bagatelles terre à terre qui dépassent ma compréhension et me font me taper la tête sur les murs.



Photo François Piette

CHRISTIAN MISTRAL.

crochet par le carré Saint-Louis, histoire d'en flairer l'atmosphère, peut-être repérer un visage familier; à mon habitude, je ne reconnus personne et chacun à la fois, de ces gens se durant la couenne au soleil près de la fontaine encore à sec à cette époque. Le Carré se repeuplait petit à petit, attirant comme un aimant la même faune migratrice que l'an dernier. J'en étais, alors; j'y vivais dans la même folie douce, dormant le jour et

sortant la nuit, tour à tour flânant et débordant d'énergie, écumeur, rêveur, jouisseur. La plupart de ces individus semblables dans la paresse, je les avais entraperçus du fond de l'ivresse, parlé musique avec les types, flirté avec les filles, dénoncé la crispation morale de leur village natal avec les travestis, pris un verre avec les putes. Je ne me rappellais plus leurs noms et ils oublièrent certainement le mien, mais d'avoir peut-être dormi un soir à la même belle étoile, partagé un banc pour écouter un granola torturer sa guitare ou bu au même goulot, cette possibilité seule faisait de nous des frères. De moins me plaisait-il de le croire, imbu que j'étais de la beauté profonde d'un cœur urbain.

Passant devant l'Institut de tourisme et d'hôtellerie pour aller m'engouffrer dans le métro, j'eus une pensée pour Michel qui peinait là-haut sur son cours de cuisine. Aujourd'hui, m'avait-il dit, on grillait un lièvre, et les ingrédients de la sauce évacuaient sa mémoire à un rythme affolant.

L'escalator ne roulait plus. Acharnement du sort. La panne en affectait toujours un sur deux, toujours celui que j'empruntais. Souvent, il se remettait en marche quand j'achevais de graver ou de déboulé les marches. On se vexerait à moins. Je déposai 90 cents dans la boîte du contrôleur et franchis le tourniquet. Plusieurs de mes amis s'en tiraient encore en déchirant un dollar par le milieu et, roulant en tube chacune des moitiés, trompaient le regard morne et aveugle du guichetier. Mutiler un billet de banque demeurait toutefois, du moins à ce jour, au-dessus de mes forces.

Penser à acheter des timbres. Beaucoup de timbres. Mes lettres à Blue Jean me coûtaient une petite fortune, d'autant plus que, j'en étais sûr, la moitié des missives ne se rendaient pas jusqu'à lui, interceptées peut-être par quelque obscur fonctionnaire israélien qu'offusquait mon propos. Ces temps-ci, j'en écrivais jusqu'à trois par jour, soulevé par une véritable rage de produire, un flot magnifique d'idées neuves qui s'emparaient de mes doigts et barbouillaient à ma place. Les lourdes enveloppes oblongues, gonflées comme des ventres scorbutiques, s'empilaient sur mon pupitre faute d'argent pour les affranchir. Rien ne pressait, d'ailleurs; j'eus l'oubliais si tôt rédigées, pressé d'aller vers autre chose, d'ajouter une autre brique à ma grande oeuvre. À vrai dire, les fondations de cet édifice incertain, dont je ne faisais que pressentir l'architecture, m'apparaissaient bien branlantes, aussi préférais-je ne pas m'attarder sur le défaut des matériaux qui composaient tout ça et ne pas me salir l'enthousiasme avec l'encre répandue en vain. Les triomphes étaient rares dans le métier que j'avais choisi et les bons coups ne faisaient que mettre plus cruellement en évidence la trame de mes échecs et demi-réussites. [...]

(Tous droits réservés, 1988, éditions Québec/Amérique.)

Tintinophilie

Suite de la page D-1

toute la série, critiquant au passage les analyses tortueuses qui nous ont été servies depuis cinq ans.

Soumois tente donc de dégager l'évolution du style d'Hergé et de ses préoccupations, la constitution de son univers, en suivant à la trace la création de chaque album.

Le résultat est presque toujours passionnant. Soumois est le premier à traiter vraiment en profondeur de la construction des langues chez Hergé (la fameuse langue syldave) et des influences littéraires cachées.

De plus, ce *Dossier Tintin* est le premier à vraiment prendre au sérieux les trois derniers albums d'Hergé.

Hergé projetait un ultime album, *Tintin et l'Alph'art*, dont les croquis préparatoires ont été publiés l'année dernière. Cet album devait clore un processus de déconstruction systématique entrepris par Hergé depuis quatre albums. Après avoir successivement réfléchi sur son travail, ses personnages, sur le genre qu'il avait lui-même créé, Hergé voulait enfin réfléchir au rôle même de l'art contemporain, au statut de la bédé dans cet art, tout en abordant le thème du faussaire et du collectionneur. Cela au moment où les différents discours sur son oeuvre commençaient à prendre de l'ampleur. Présentait-il la voracité actuelle autour de son nom?

TINTIN EN NOIR ET BLANC
coffret, Casterman
HERGÉ
Les débuts d'un illustrateur
documents présentés

par Benoît Peeters
Casterman

TINTINOLÂTRIE
Albert Algoud
Casterman
« Bibliothèque de Moulinsart »

NOUS, TINTIN
collectif
Bruxelles, éditions du Lion

DOSSIER TINTIN
Sources, versions,
thèmes, structures
Frédéric Soumois
Bruxelles,
éditions Jacques Antoine, 1987
— Paul Cauchon

Bergman

Suite de la page D-4

table où Ingmar Bergman décrit son arrivée, pour la première fois, dans les coulisses du Théâtre municipal de Göteborg, où il rôla dans l'ombre une grande actrice de l'époque, la vieille dame du théâtre, Maria Schildknecht, qui joue *La Sonate des spectres*, de Strindberg. « Alors, que pensez-vous de ça ? », lui demandait-elle. Et il répond que c'est une des grandes choses qui aient été écrites pour le théâtre.

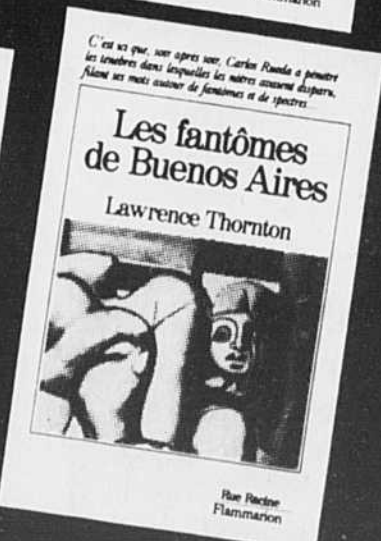
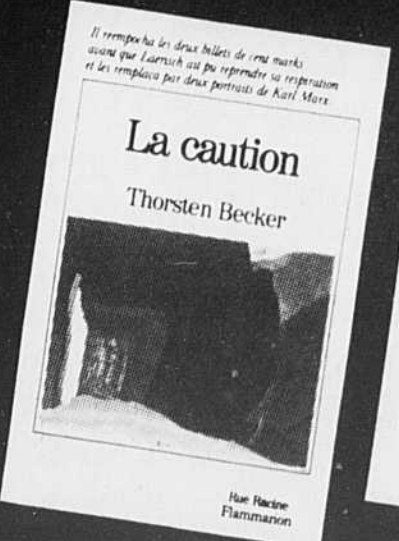
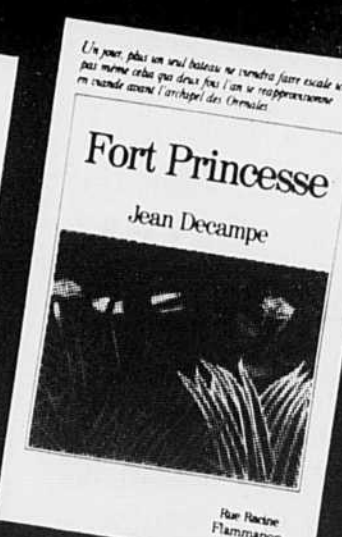
« La momie me regarda avec un froid mépris. Bah ! dit-elle, c'est de cette merde que nous a pondue Strindberg pour que nous ayons quelque chose à jouer dans son théâtre intime. Elle me quitta avec une gracieuse inclinaison de la tête. Quelques minutes plus tard, elle faisait son entrée en scène : au sortir de sa penderie, la lumière du jour la fait reculer, elle secoue sa robe qui traîne par terre comme un perroquet faisant gonfler ses plumes. Éternelle dans un rôle qu'elle détestait, sous la direction d'un metteur en scène qu'elle haïssait. »

Avec un bouquin comme celui de Bergman, admirablement traduit en français par Lucie Albertini et C.G. Bjurström, on a plus le goût de citer des extraits que de soupeser l'ensemble. Chaque page contient son poids de réflexions sur le métier, aussi pertinentes que celles de Jouve à une autre époque, de souvenirs ramenés dans des précisions incroyables, d'émotions libérées, sur sa mère, ses amours, de la part d'un être élevé dans l'austérité d'une famille de pasteur et qui, par l'art, s'est élevé jusqu'aux beautés diffuses de l'existence.

— Robert Lévesque

Rue Racine Flammarion

TOUT EST NOUVEAU:
les auteurs,
les thèmes,
les styles,
la volonté
d'être lisible
par tous.



Rue Racine
Flammarion

On parle une langue commune: celle de la littérature.

Faut **LE DEVOIR**
pour le croire!

Livres anciens-Livres rares

Sue et Jean-Pierre Fouques

A paraître prochainement. Catalogue n°1:
200 beaux livres anciens sur les Voyages,
l'Histoire Naturelle et les Sciences,
du 18ème au 20ème siècle.

Pour réserver votre exemplaire, écrire à:
Sue et Jean-Pierre Fouques, Livres Anciens
C.P.985, Succ.N.D.G., Montréal H4A3S3

NOUS SOMMES TOUS IMMORTELS



PATRICK DROUOT
PHYSICIEN

Hors des sentiers battus, Patrick Drouot réussit une étonnante synthèse de ces visions nouvelles. Il donne un certain nombre de réponses à ces questions fondamentales et ouvre d'ores et déjà la voie de la pensée du XXIe siècle.

LES ÉDITIONS L'ESSENTIEL

En vente chez votre libraire

312 pages
22,95\$
Diffusion spécialisée: AQUARIUS (514) 737-9176 / Diffusion: PROLOGUE (514) 332-5860

estuaire

Les poètes en revue

6 mars à 17h
Nicole Brossard
et Nadine Ltaif

10 avril à 17h
Jean Chapdelaine Gagnon
Gérald Gaudet

au Mélomane

812, Rachel est
(angle St-Hubert)
Montréal — Tél.: 526-9504